

DROIT & LIBERTE

Fondé dans la clandestinité
1^{er} mars 1948

Le grand hebdomadaire
de la vie juive

Nouvelle série N° 1 (69)
Prix : 20 francs

DANS CE NUMERO :

1848, révolution anticraciste, par
Jean TILD.
Le point de vue d'un Séforadi,
par le Dr MODIANO.
L'Antisémitisme de la Canaille,
par R. MIZRAHI.
Un rapport de Dannecker.
La Palestine Economique.
Depuis la destruction du deuxième
Temple à Bordeaux, par Joseph
MILLNER.

PROCES D'UN PROCES

NOUS n'avons pas oublié. Ni les débats ni le verdict.
Ce procès qui aurait dû être le procès de Xavier Vallat est encore présent à notre mémoire.

Nous avons dit déjà — et bien d'honnêtes gens avec nous — notre stupeur et notre indignation devant la décision de la Haute Cour.

En avons-nous tiré des enseignements ?

Est-il trop tard pour les consigner aujourd'hui ?

Le procès de Xavier Vallat, c'est — entre combien d'autres hélas ! — celui de l'épuration manquée. De l'épuration indispensable pour la sauvegarde de l'indépendance nationale puisqu'elle devait atteindre l'une des traîtres les plus éminents qu'ait connus notre pays : celui qui fut le successeur et l'émule de Philippe Hen-

par

Charles LEDERMAN

riot, et qui avait sur ce dernier le triste privilège d'avoir été l'un des premiers collaborateurs de Vichy.

Le procès de Xavier Vallat aurait dû être celui d'un des hommes avec la complicité de qui l'Allemand voulait faire perdre son âme à la France.

Vous rappelez-vous, amis lecteurs, l'occupant dépeint par Vercors ? Ce dessein constant qu'il avait d'avilir ce qui était français ? Ce souci de rechercher sur notre sol les adjuvants indispensables à cette besogne ?

Les juges auraient dû, dans un arrêt impitoyable, dire son ignominie à celui qui fut le valet en même temps que le professeur de Dannecker, maître ès Gestapos.

Ils ne l'ont pas dit. Nous ne croyons pas que ce soit par simple omission.

On a permis à Xavier Vallat de plaider devant un large auditoire, que des journaux complaisants auraient voulu rendre plus large encore, le dossier du racisme dont il a été l'avocat quand les hitlériens, ses mandants, se croyaient pour longtemps les maîtres de la France et du monde.

Pourquoi a-t-on mis cette tribune à sa disposition ?

A-t-on pensé qu'il convenait de donner un regain à l'infâme campagne de division des forces de justice sociale et de fraternité humaine ?

A-t-on estimé, dans le cercle des ennemis de la démocratie qu'il était bon qu'un orfèvre en la matière empoisonné — comme au temps de Goebbels et de Radio-Paris — l'atmosphère du pays et créât le climat propre à toutes les diversions ?

A-t-on permis qu'il développât la thèse du xénophobe par excellence pour donner un tremplin aux agissements que nous avons vécus ces dernières semaines et que nous vivons encore à travers tout le pays ?

Mais ce qui apparaît comme de la plus extrême gravité, c'est la confirmation d'une volonté sans cesse affirmée, depuis la libération de conserver, pour ses plus mauvaises causes, les hommes de main du fascisme et plus particulièrement ses chefs de bande, ceux dont la maîtrise s'est affirmée depuis des années dans le crime contre l'humanité !

On les conserve en vie. Et puis on les met en liberté ! Car si nous en croyons ce qui se dit ouvertement aujourd'hui — et comment ne le croirions-nous pas après les dernières grâces ? — Xavier Vallat verrait bientôt s'ouvrir devant lui les portes de Fresnes.

Il irait alors vers son destin. Celui de l'association avec les « émigrés de l'intérieur », celui de l'association avec les « émigrés de Sigmaringen » qui aspirent à cette offensive qui, avec l'aide de l'extérieur, leur permettrait de jeter à nouveau notre pays dans le désastre et la servitude.

Mais ces enseignements qu'il est du devoir de chaque homme libre de tirer d'un procès manqué ne sont pas des enseignements perdus.

Les leçons sont profitables à ceux qui les veulent comprendre, à ceux qui surtout, les ayant comprises, les veulent utiles.

Le peuple de France n'aime pas la servitude.

Il saura défendre les libertés humaines.

Il saura défendre sa liberté.

Quel sera notre destin ?

L'AUTRE soir, en Sorbonne, nous étions trois à évoquer à grands traits l'histoire des Juifs de Paris.

J'éprouvais certaine émotion, je l'avoue, à traiter un pareil sujet dans cet amphithéâtre Descartes, témoin des examens de mon adolescence. Je cherchais autour de moi de grandes ombres évanouies. N'était-ce pas à cette table que m'avait interrogé Romain Rolland, Ferdinand Brunot, le biographe de l'abbé Grégoire ?

Et par delà ces ombres mêlées à l'ombre de ma jeunesse, en cet austère décor qui représentait l'une des étapes de l'union des Juifs et de Paris, il me semblait voir surgir le destin même d'Israël.

Oui, ce destin auquel j'éprouvai l'impérieux besoin de consacrer l'un des premiers livres de mon retour, ce destin qui nous avait si souvent hantés pendant quatre ans, alors que notre drame s'intégrait au drame français, au drame humain, je le voyais s'éclaircir à la lumière de ce soir de février.

Vieille Sorbonne, de Durckheim, de Perrin, de Langevin, auguste maison de l'étude et de l'égalité, comment ne pas l'associer au sort de ceux qui y furent toujours accueillis sans souci de leur origine — religieuse, raciale ou nationale ? Comment ne pas associer Paris tout entier, les pavés de ses rues, les bancs de ses écoles, les établis de ses artisans, les petites voitures de ses marchands forains à la fiévreuse et laborieuse existence de cette communauté, de cette « province » juive de la capitale.

*

Reentrant chez moi, je passai une partie de la nuit à lire un nouveau livre de souvenirs sur un écrivain que j'ai connu et aimé, qui fut à tous les égards un des nôtres : Anatole France dont l'auteur relate les derniers entretiens. Ils remontent à un quart de siècle, un peu avant que le bon maître ne s'éteignît en sa demeure tourangelle. L'un de ceux-ci avait justement trait aux Juifs. Monsieur France, comme on l'appelait, en comptait beaucoup parmi ses amis. Il s'était montré un dreyfusard acharné. Bien qu'il eût parfois dans son œuvre raillé certains israélites, très embourgeoisés, fiers de cléricisme et de réaction, il portait à cette famille humaine autant de curiosité que d'affection.

Certes, Anatole France ne méconnaît pas les « défauts » qu'ils ont comme tous les autres hommes — et c'est peut-être plus spécialement notre tâche à nous que de chercher à les corriger, de normaliser la structure économique des

La rue Ben Yahuda
après l'explosion,



PAR
Pierre PARAF

Juifs, là où ils sont en masse encore compacte, de tenter, sans qu'il y ait là rien d'offensant pour leur

originalité de les intégrer aussi complètement que possible à la collectivité, ainsi qu'on l'a fait en Occident depuis le XIX^e siècle, en Union Soviétique depuis le nouveau régime.

(Suite page 2)

LE FEU AUX POUDRES

par M. VILNER

La terrible explosion de la rue Ben-Yahuda à Jérusalem doit appeler l'attention de tous les hommes épris de paix et de liberté sur l'immensité du danger que la présence de l'armée d'occupation anglaise fait courir à la Palestine et à tout le Proche et Moyen-Orient.

Ceux qui jusqu'ici croyaient ou feignaient de croire à la responsabilité exclusive des Arabes, oseront-ils encore évoquer la « non-intervention » de la puissance mandataire ?

Toute la question est de savoir si la décision historique du 29 novembre 1947 sera appliquée. L'Etat juif, démocratique et indépendant, ne deviendra jamais une réalité sans une action internationale vigoureuse.

D'abord les Juifs de Palestine doivent pouvoir se défendre. Et ce problème n'est pas le moins important. Il est évident que l'Angleterre, toujours puissance mandataire, n'a pas du tout l'intention de maintenir l'ordre véritable dans le pays. Elle a déclaré qu'à partir du 15 mai 1948 elle se préoccuperait uniquement de la situation de ses propres troupes. Mais il serait, bien entendu, enjoint d'en conclure qu'elle va se désintéresser du sort de la Palestine. On n'insistera jamais trop sur l'ampleur — et le cynisme — des objectifs britanniques.

Le peuple juif se trouve donc placé devant une responsabilité écrasante : il lui faut obtenir l'envoi rapide en Palestine d'une force internationale et la reconnaissance d'une milice armée juive.

En mettant l'embargo sur les expéditions d'armes vers le Moyen-Orient, le State Department ne change rien au fait que les voisins arabes envoient en Palestine du matériel et des hommes.

Les manifestations du Haut Comité arabe, les concentrations militaires en Syrie, les violations répétées de la frontière par des bandes syriennes, libanaises et transjordanienne, montrent la réalité de l'agression arabe conçue et dirigée par un Colonial Office qui fournit des cadres à ses mercenaires bien équipés.

Face à l'offensive, les communautés juives du Moyen-Orient ont le droit de solliciter l'appui de l'opinion mondiale et le devoir de réclamer les moyens matériels de se défendre.

Il faut se féliciter que la Haganah, noyau de la future armée de l'Etat juif, soit soutenue par toutes les forces juives dans le monde. Mais il lui appartient de mener une politique d'unité nationale qui n'admette pas d'exclusive, ouvre tous les postes de commandement aux meilleurs combattants et ne repousse le concours d'aucun allié.

Prétons une oreille attentive aux avertissements du Dr Sneh et méfions-nous des intrigues subalternes et des conversations de coulisse. Le peuple juif n'oubliera jamais dans quelles conditions la décision de l'O.N.U. a été acquise et qu'il l'a rendue possible.

Les dirigeants de la politique anglaise voudraient placer les Juifs devant un dilemme : ou bien la lutte sanglante, ou bien la renonciation à l'Etat juif en Palestine.

Aux Juifs de savoir appliquer la décision de l'O.N.U. et de se défendre s'il le faut. Les forces démocratiques du monde sont avec eux.

Le plus grand mal dont souffrent les Etats-Unis

14 MILLIONS DE NOIRS VIVENT SANS DROITS

Quelle est la question la plus dramatique qui se pose au gouvernement et aux citoyens des Etats-Unis ? C'est sans doute aucun la question noire. L'existence d'une minorité noire forte de 14 millions de personnes concentrées dans les Etats du Sud, pose un problème dont les Français ne peuvent avoir qu'une idée approximative.

Il y a quelques mois, le président Truman nomma une commission d'enquête : « la commission des droits civils » chargée de proposer des améliorations au statut actuel des noirs.

Cette commission vient de publier son rapport, il est comme tous les documents officiels américains, bourré de chiffres et de faits. Ce sont ces chiffres et ces faits que je voudrais vous résumer.

LYNCHAGE

On imagine que le problème noir aux Etats-Unis se pose uniquement par rapport à la prétendue loi du lynch. C'est inexact et il ne faut pas confondre le lynchage, qui est un crime caractérisé et la discrimination raciale qui pèse sur quinze millions de citoyens américains.

Il a lynchage lorsque la foule enchaîne une prison ou un tribunal, s'empare d'un prévenu ou d'un condamné et se substitue à la justice exécutrice. Le lynchage n'est que la conséquence extrême de la ségrégation. C'est-à-dire de la séparation totale des blancs et des noirs, sans compter les Indiens, les Mexicains et les jaunes. De nombreux américains affirment la suprématie de la race blanche, elle se traduit dans tous les faits de la vie quotidienne. Dans les écoles, dans les hôpitaux, dans les restaurants, dans les trains et les autobus, dans les lieux de plaisir, quelquefois dans les syndicats. Les noirs sont isolés des blancs.

LES EGAUX DES BLANCS ?

Sur les 14 millions de noirs qui vivent aux Etats-Unis, les deux tiers habitent dans le sud, où leurs ancêtres furent débarqués aux XVII^e, XVIII^e, XIX^e siècles quand l'esclavage existait encore.

Le critère employé aujourd'hui par le bureau fédéral de la statistique pour définir le noir est celui du sang : « Est considérée comme nègre une personne de sang mêlé blanc et noir, quelque soit le pourcentage de sang noir. »

Le fait même que les mariages mixtes sont interdits dans tous les Etats du Nord suffit à poser la question raciale. Lorsqu'on pose aux américains la question : « Êtes-vous que les noirs sont les égaux des blancs ? » 68 pour cent répondent non dans le nord de l'Amérique, 92 pour cent répondent non dans le sud de l'Amérique.

LES DROITS CIVILS

Dans les Etats du Sud, les noirs commencent seulement à exercer leurs droits civils. Jusqu'en 1944, ils ne pouvaient participer aux élections primaires dans les Etats suivants : Texas, Alabama, Georgie, Louisiane, Mississippi. Une décision de la Cour Suprême déclara illégales les élections primaires du Texas, où les noirs ne pouvaient voter. Une amélioration se fit sentir mais certains Etats tournèrent la décision de la Cour. En Alabama et en Caroline du Nord, par exemple, l'électeur noir devait prouver : « Comprendre et expliquer la constitution » ; il devait pour cela passer un examen devant un blanc qui décidait de son inscription sur les listes électorales. En Caroline du Nord un professeur noir se vit refuser son inscription sous le prétexte qu'il n'avait pas lu la constitution « d'une manière suffisante ».

Le Poll-Tax. Dans huit Etats du Sud les électeurs, qu'ils soient blancs ou noirs ne peuvent voter que s'ils se sont acquittés au préalable d'un impôt électoral : le poll-tax, l'impôt de l'urne. Cet impôt varie selon les Etats. Il peut aller de 2 dollars à 36 dollars. Il est cumulatif et rétroactif. La pratique du poll-tax donne les résultats suivants : lors des dernières élections présidentielles, dans les quarante Etats où la vote était libre, 49 pour cent des électeurs participèrent au vote. Dans les huit Etats où le vote était soumis à l'impôt de l'urne, 30 pour cent seulement des électeurs votèrent. En effet, dans le sud, les blancs et les noirs sont, en général, dans l'impossibilité de payer cet impôt, même lorsqu'il est peu élevé. On comprend pourquoi les lois contre la discrimination raciale et le poll-tax sont régulièrement repoussées par le corps législatif, où 100.000 électeurs de Caroline du Sud envoient 6 députés, alors que 200.000 électeurs de l'Etat de Washington (où le vote est libre) envoient le même nombre de députés. Encore un chiffre :

PAR Francis CRÉMIEUX

sur 14 millions 500.000 électeurs blancs ou noirs qui, dans les Etats du Sud doivent payer pour voter, 19 pour cent seulement paierent la taxe et votèrent

CONSEQUENCES PRATIQUES

Telles sont les bases légales de la discrimination raciale qui sévit aux Etats-Unis. Les conséquences pratiques en sont nombreuses. Dans la marine, il y a deux officiers noirs pour 10.000 noirs, alors qu'il y a un officier blanc pour sept hommes blancs.

Sur les 3.000 officiers de marine des garde-côtes, un seul est noir. Dans l'armée de terre on compte un officier noir pour 70 hommes et un officier blanc pour sept hommes.

Dans l'assistance publique ou privée, on compte un docteur blanc pour 750 blancs alors qu'il y a un docteur noir pour 3.400 noirs. La mortalité infantile chez les noirs est deux

fois plus forte que chez les blancs.

Mais me direz-vous, vous parlez sans cesse des Etats du Sud, c'est donc que dans le Nord les mesures de discrimination raciale ne sont pas aussi sévères. Où commence le Sud, où finit le Nord ? Là encore, je veux laisser les enquêteurs du Congrès américain répondre à ma place : « La discrimination commence dans la capitale des Etats-Unis, à Washington, symbole de liberté et d'égalité. Lorsqu'un noir, venant du Nord, arrive par le train à Washington, il doit changer de wagon et monter dans les wagons « Jim Crow » (réservés aux noirs) ; s'il décide de s'arrêter à Washington pendant la nuit, il ne peut pas manger dans un restaurant de la ville, il ne peut pas voir un film ni une pièce dans une salle de spectacles de la ville, il ne peut pas dormir dans un hôtel de la capitale. S'il décide de vivre dans le district de Columbia où est la capitale, il habitera dans des immeubles dont quarante pour cent sont malsains. S'il veut envoyer ses enfants à l'école réservée aux noirs, il les trouvera complètes. S'il veut envoyer sa famille à l'hôpital pour y recevoir des soins, les hôpitaux ne l'admettront pas ou l'admettront sur la base de la discrimination raciale.

Voilà comment se pose aux Etats-Unis la question noire.

La discrimination raciale antinoire, anti-juive, anti-indienne encourage les discriminations religieuses et xenophobes et en particulier l'antisémitisme qui se manifeste dans l'industrie et les affaires.

(Extrait d'un reportage fait à la Radiodiffusion française *)

AMI LECTEUR,

Voici le premier numéro de la nouvelle série de « Droit et Liberté ».

Désormais, vous recevrez, le 1^{er} et le 15 de chaque mois le journal que vous aimez et qui, par suite des lourdes difficultés financières que rencontrent les périodiques, n'a pu faire entendre sa voix pendant trop longtemps déjà.

Nous avons accompli un grand effort pour rendre à notre communauté cette tribune si indispensable pour défendre ses droits et pour dénoncer toutes les discriminations et tous les préjugés, dont souffre la Nation.

Pour que « Droit et Liberté » soit à la hauteur de la tâche qui lui incombe, il lui faut de nouveaux et larges moyens.

Ces moyens, c'est vous qui nous les donnerez en répondant à notre appel. Car nous savons que vous voulez soutenir « Droit et Liberté » et que nous pouvons compter sur votre dévouement.

« Droit et Liberté » est en construction. Avec vous, grâce à vous, il deviendra le miroir le plus fidèle des préoccupations de la communauté juive et fera entendre la voix de la France qui proclama la première l'égalité des hommes. Organe toujours plus informé et toujours plus vivant, il s'enrichira des nombreuses chroniques que vous êtes désireux d'y trouver.

Son ambition est d'être totalement VOTRE journal.

Aujourd'hui, il s'agit de gagner la bataille du million nécessaire à sa parution régulière. Cette victoire remportée, « Droit et Liberté » marchera de l'avant.

LA REDACTION.

« Droit et Liberté » lance une

Grande Souscription d'Un Million de fr.

Versez vos fonds : C.C.P. Paris 6070-98 « Droit et Liberté », 14, rue de Paradis, Paris-X^e.

Une enquête de Droit et Liberté

Rémy ROURE

et

Jean-Jacques BERNARD

nous disent leur point de vue sur le problème palestinien

« Droit et Liberté » a cru qu'il serait intéressant de demander à plusieurs personnalités françaises leur point de vue sur le problème palestinien, après la décision de l'O.N.U.

Après les opinions de Justin Godard et Emile Buré, publiées dans notre numéro précédent, nous donnons aujourd'hui les réponses qu'ont bien voulu nous faire MM. Rémy Roure et Jean-Jacques Bernard.

J.-J. BERNARD

— Que pensez-vous de la décision de l'O.N.U. tendant à créer un Etat juif en Palestine ?

— Une décision n'est pas bonne ou mauvaise en soi, mais seulement par l'esprit dans lequel elle est appliquée. La meilleure ne vaut rien sans la volonté de s'entendre. C'est dans les cœurs que sont les solutions.

— Le choc entre Arabes et Juifs est-il inévitable ?

— Je ne suis pas prophète... En tout cas, fût-on mille fois persuadé que le choc est inévitable, il faut dire et clamer haut qu'il ne l'est pas, et c'est peut-être ainsi qu'il sera évité.

— Les événements de Palestine auront-ils une réper-

cussion sur la vie des Juifs en France et dans le monde ?

— Ils n'auront de répercussions que celles que la politique créera.

Rémy ROURE

— Je pense que la décision de l'O.N.U. est heureuse et que c'était la seule solution raisonnable et juste.

— Le choc entre Arabes et Juifs est-il inévitable ? Je ne sais, n'ayant pas les éléments nécessaires pour vous répondre. Je suppose que cela dépend de la sagesse des uns et des autres.

— La création d'un Etat juif en Palestine ne peut qu'avoir des conséquences bienfaisantes sur la vie des Juifs en France et dans le monde.

Quel est notre destin ?

(Suite de l'article de Pierre Paraf)

Je garde la conviction qu'il ne doit plus y avoir de « problème juif » dans une démocratie digne de ce nom. Mais il faut pour y parvenir plus encore que la volonté du législateur, un grand travail d'éducation mutuelle, la lutte contre tous les résidus de l'illuminisme, comme la fin des particularismes auxquels on a pu demeurer légitimement attaché. En un mot l'intégration totale pour tous ceux qui le désirent et qui représentent pratiquement la grande majorité, la minorité qui, à choisi l'autre voie, ayant toute latitude pour se créer une nation.

*

Le destin d'Israël qu'Anatole France identifiât au destin même de l'Esprit, que réserve-t-il aux Juifs ? Comment allons-nous réagir devant ces terribles courants de brutalité qui menacent de submerger le monde ?

Israël va-t-il les pénétrer, les humaniser ou verrons-nous au contraire une jeunesse juive se venger des injures, des persécutions de ses pères, en égard elle-même à la violence, abjurer cet amour de la patrie humaine, qui s'allait à l'ardent amour de sa patrie, pour un nationalisme étroit ?

Le problème est grave et une partie de la communauté juive — cette minorité dont je parlais et que les patries ingrates ont dégoûtée et que l'humanitarisme a déçu — se trouve en effet au tournant de son destin.

Je dirai là-dessus mon sentiment avec la franchise que comporte un pareil sujet, celle qu'exige la confiance de mes camarades.

Que tant de jeunes juifs aient éprouvé dans les affreuses persécutions, dans les luttes héroïques de la résistance, la nécessité d'une action hardie, cela ne fait pas de

doute. Qu'ils soient décidés en étroite union avec tous les hommes de cœur, avec toutes les forces de la démocratie dont il ne faut jamais se séparer, à mettre au pas les fascistes d'hier et de demain, les dénonciateurs et les pourvoyeurs de crématoires, voilà un état d'esprit que nous partageons et dont on doit hautement les féliciter. Ce genre d'ennemis ne respecte que les forts. Sachons leur imposer le respect.

Mais que ce juste souci de défense victorieuse, où qu'il s'exerce, ne détournent point Israël de la grandeur de son destin. Il s'est répandu dans le christianisme. Il a animé l'esprit de la Révolution française et beaucoup de ses fils ont pu, comme l'écrivait Henri Barbusse, être en tous les coins du monde, des éveilleurs, des écouteurs des plus grandes voix humaines.

Que dans la marche future de l'univers Israël demeure donc attaché à cette haute mission.

Devant l'avenir qui l'attend, on voudrait pouvoir prononcer le mot de *Bonheur*, ce bonheur qu'il a tant mérité. Le bonheur, cette idée neuve en Europe, disait Saint-Just, il y aura bientôt un siècle et demi. Elle l'est encore aujourd'hui pour tous les hommes.

Droit et Liberté

Rédaction et administration

14, Rue de Paradis, 14

Paris-X^e

Téléphone : PROVENCE 90-47

90-88

C.C.P. Paris 6070-98

Le gérant : Ch. OVEZARSKY

FAUT-IL BRULER CELINE ?

O N assiste aujourd'hui à un retour offensif de la littérature antisémite. Le poison est plus ou moins subtil et revêt différentes formes. Il apparaît dans des livres, dans des articles, des pamphlets, des écrits de toutes sortes.

Il faut le dire : si le fait monstrueux de l'extermination de six millions de Juifs — exterminés parce que Juifs — a pu se produire sans soulever une réaction immédiate, unanime, durable, c'est aussi parce qu'une littérature raciste répandue à profusion avant guerre avait préparé le terrain en désarmant les uns, et en insensibilisant les autres.

De nouveaux Céline et de nouveaux Streicher révent-ils à de nouveaux Drancy et à de nouveaux Treblinka ?

Les organisations juives ont été bien inspirées de demander à la Commission de l'O. N. U., pour la liberté de l'information d'interdire toute publication de caractère antisémite. Mais la majorité de la commission a repoussé cette légitime demande.

SERGE MILLER reçoit le «Prix de la Liberté»

Serge Miller est né le 23 mai 1917 dans un petit village de Lithuanie. Son père vint s'établir à Paris en 1926, avec sa femme et ses quatre enfants qu'il fit naturaliser aussi vite que possible.

Sergent d'infanterie, il passe deux fois les lignes allemandes, en mai 1940 pour ravitailler sa compagnie encerclée. Fait prisonnier après l'armistice, il s'évade au bout de 18 mois et, dès son retour en France, se lance aussitôt dans la lutte clandestine contre l'occupant. Recherché par la Gestapo à partir de mars 1943, il est arrêté, en octobre de la même année. Du fort de Montluc à Lyon, au camp d'Ellrich, où il séjourne près d'une année, se déroulent les étapes de son expérience de déporté. Après la libération, Serge Miller, sur les conseils d'un camarade de résistance, écrit le récit de ses dernières aventures. Il soumet son manuscrit au jury du Prix Liberté, qui lui décerne le second prix.

L'UNION DES JUIFS POUR LA RESISTANCE ET L'ENTRAIDE (U.J.R.E.)

annonce que les 6 et 7 mars 1948 aura lieu, au 14, rue de Paradis, Paris-X^e, sa

CONFERENCE NATIONALE

Ordre du jour :
L'Etat juif en Palestine
Défense de la nouvelle immigration
La recrudescence de l'antisémitisme
Problèmes de la jeunesse

Pour un Etat juif indépendant en Palestine,

Pour l'application de la décision de l'O.N.U.,
Contre les attentats et les provocations en Palestine,

GRAND MEETING de solidarité et de protestation

LE MERCREDI 3 MARS A 21 H.

PALAIS DE LA MUTUALITE
24, rue Saint-Victor, 24

Orateurs :

JACQUES DUCLOS
du Parti Communiste Français

PIERRE BLOCH
du Parti Socialiste S.F.I.O.

A. RAYSKI
de l'U.J.R.E.

M. ZUCHOWICKI
délégué de l'état-major
de l'Haganah

M. JARBLUM
président de la Fédération Sioniste

Prendront également la parole
les représentants du Parti radical
et du M.R.P.

La manifestation est organisée par
le Comité National pour venir
en aide à l'Haganah

Etrange attitude...
Voudrait-on se boucher les yeux devant l'évidence qu'on ne s'y prendrait pas autrement.

L'expérience n'a-t-elle pas suffisamment prouvé que toute menée antisémite est un

par B. A D A M

danger pour les Juifs comme pour tous les hommes libres ?

Il n'est d'ailleurs pas sans intérêt de se demander quelle fut au sein de la commission la répartition des voix...

Elle n'est pas due au hasard.

Les délégués de la France, de la Tchécoslovaquie, de l'U. R. S. S. notamment, ont émis un vote favorable à la proposition des organisations juives.

Ceux des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne, de la Hollande ont refusé de condamner l'antisémitisme.

Ils ont refusé au nom de la liberté de la presse !

Qu'on tue, qu'on brûle, qu'on organise des pogromes pourvu que la « liberté de la presse » — la liberté pour un Pileri de s'exprimer impunément — soit sauve !

Drôle de liberté, vraiment, qui autorise et encourage l'attentat contre la sécurité et la vie d'un peuple, contre la liberté tout court.

La décision de la commission de l'O. N. U. ne peut réjouir que les ennemis de la démocratie.

Mais des millions d'hommes, qui n'ont pas oublié les leçons de la guerre, sauront suppléer aux « carences » de certains gouvernements.

Victor SCHÖELCHER

continua l'œuvre de l'Abbé GRÉGOIRE

1848 REVOLUTION ANTIRACISTE

P ARMI les hommes les plus éminents de la Révolution de 1848, s'il en est un qu'on a bien injustement oublié, c'est assurément Victor Schœlcher dont Victor Hugo déclarait qu'« il a porté la vérité jusqu'à la gloire », Schœlcher dont Lamartine a dit : « La justice est sa respiration, le sacrifice est son geste, le droit est son verbe. »

Schœlcher, au XIX^e siècle, a parachevé l'œuvre antiraciste de l'abbé Grégoire.

Né à Paris en 1802, il avait débuté très jeune dans le journalisme et s'était consacré à la critique d'art avant d'aborder la politique où, républicain avant la lettre, il se jeta avec une ardeur passionnée sous la Restauration. Il prit alors une part active aux efforts de la jeunesse libérale pour amener la chute de Charles X et devint membre de la Société « Aide-toi, le ciel t'aidera » et de la loge « Les Amis de la Vérité » ; plus tard il entra dans la Société des Droits de l'Homme et fut, sous Louis-Philippe, un des plus vifs collaborateurs du principal journal de l'opposition, la Réforme.

« EXAMEN CRITIQUE DES PREJUGES »...

Dans beaucoup de ses articles de polémique, Schœlcher, qui avait fait un premier voyage aux Antilles, traitait du problème de l'esclavage. Dès 1833, il avait même publié une brochure : *De l'esclavage des noirs et de la législation coloniale*. En 1840, il entreprit

une seconde enquête aux Antilles dont il visita les principales îles pour se rendre un compte exact de la situation des noirs ; de là une nouvelle brochure : *Abolition de l'esclavage, examen critique des préjugés contre la couleur des Sud-Africains et des sangs mêlés*.

Cette question de l'esclavage,

PAR

Jean TILD

Schœlcher alla encore l'étudier en Egypte, en Grèce et en Turquie.

En 1846 et 1847, il écrit de nombreux articles sur ce sujet dans la Réforme, entretenant une correspondance suivie avec les abolitionnistes des Antilles françaises, se faisant l'écho de leurs revendications.

Dès les premiers mois de 1848, au retour d'un voyage d'études au Sénégal et en Gambie, Schœlcher, avec la proclamation de la République, commence à jouer son véritable rôle politique aux côtés de Lamartine, de Garnier-Pagès, de Louis Blanc, d'Arago, de Ledru-Rollin et d'Adolphe Crémieux.

LE DECRET DU 5 MAI

Le gouvernement provisoire l'ayant nommé, le 4 mars, sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Marine, Schœlcher eut ainsi la joie de voir se réaliser le grand acte.

Le lendemain, 5 mars, sur la proposition du sous-secrétaire, le ministre François Arago signait, en effet, un premier décret ainsi libellé :

*République française,
Liberté, égalité, fraternité,*

Le gouvernement provisoire de la République, considérant que nulle terre française ne peut plus porter d'esclaves,

Décète :
Une commission est constituée auprès du ministre de la Marine et des Colonies pour préparer dans le plus bref délai l'acte d'émancipation immédiate dans toutes les colonies de la République.

Un autre décret nommait président de la commission Victor Schœlcher et c'est ainsi que, le 27 avril, fut présenté à la signature du gouvernement le décret officiel pour l'abolition.

Louis Blanc a dit avec quelle émotion fut accepté ce décret, émotion semblable à celle qui avait saisi ces hommes d'Etat quand — frappés par les arguments de Victor Hugo et de Schœlcher — ils avaient, par un autre décret, aboli la peine de mort en matière politique :

« C'était, sous une autre forme, souligne le célèbre historien, la consécration du même principe, le grand principe de l'inviolabilité de la vie humaine, car ne pas s'appartenir, ce n'est pas vivre. »

Présenté donc le 27 avril, le décret définitif, sur l'insistance de

Schœlcher auprès de ses collègues, fut rendu public le 5 mai ; il portait en tête ces lignes inoubliables :

*Au nom du peuple français, le gouvernement provisoire ;
Considérant que l'esclavage est un attentat contre la dignité humaine ;*

Qu'en détruisant le libre arbitre de l'homme il supprime le principe naturel du droit et du devoir ;

Qu'il est une violation flagrante du dogme républicain : Liberté, égalité, fraternité...

100 ANS APRES

Il est des vérités qu'on ne devrait pas avoir besoin de rappeler. Et pourtant...

Un siècle exactement après l'abolition, dans les colonies françaises, de l'esclavage — abolition qui, à l'instigation de Grégoire, avait été décidée sous la Révolution, en 1794 — un siècle donc après cette conquête de la civilisation et de la morale, sur des préjugés ancestraux, que constatons-nous ?

Sans parler des persécutions hitlériennes qui viennent de nous faire revivre des jours comparables aux plus effroyables du moyen âge — ce moyen âge qui, comme l'a dit Anatole France, n'est terminé que dans des livres — sans aller tout à fait jusque-là, ne voyons-nous pas tout de même le racisme s'exercer encore dans un vaste pays de constitution « démocratique » comme les Etats-Unis, les Etats-Unis auxquels le grand Franklin D. Roosevelt s'efforça pourtant d'insuffler le plus pur libéralisme ?

Constitution démocratique... Les Etats-Unis — à qui par ailleurs nous devons beaucoup, il faut le reconnaître — ont-ils vraiment le droit de se targuer de principes démocratiques lorsqu'on voit comment se pose encore là-bas la question noire ? Écoutons plutôt les enquêteurs du Congrès américain :

La discrimination commence dans la capitale, à Washington, symbole de liberté et d'égalité.

Lorsqu'un noir arrive par le train à Washington, il doit changer de wagon et monter dans les wagons réservés aux noirs ; s'il décide de s'arrêter à Washington pendant la nuit, il ne peut pas manger dans un restaurant de la ville, il ne peut pas entrer dans une salle de spectacle, il ne peut pas dormir dans un hôtel de la capitale.

Voilà qui nous rappelle, hélas ! un temps bien récent, celui de l'occupation allemande où, à Paris, les Juifs n'avaient droit qu'au wagon de queue du métro, et le reste à l'avenant.

Actuellement, souligne M. Francis Crémieux dans un récent reportage en Amérique, la discrimination raciale antinoire, antijuive, antindienne, encourage les discriminations religieuses et xénophobes et en particulier un antisémitisme qui se manifeste dans l'industrie et les affaires.

De telles aberrations particulièrement odieuses sont-elles encore concevables en 1948 ?

Devant ce lamentable esprit dont souffre encore le monde soi-disant civilisé, il ne nous a pas paru inopportun d'évoquer les ombres glorieuses d'un Lamartine et d'un Schœlcher à l'occasion de ce centenaire.

UNE EXCLUSIVITÉ « DROIT ET LIBERTÉ »

Cantate sur la mort d'un camarade

par Hanns EISLER

Hanns Eisler, le compositeur bien connu, vient d'être expulsé des Etats-Unis. De nombreuses personnalités, parmi lesquelles Charlie Chaplin, ont protesté contre les persécutions dont Eisler a été et est l'objet, parce qu'antifasciste.

La cantate inédite que nous publions fait partie de la « Symphonie allemande » dont Hanns Eisler a bien voulu nous confier le texte.

DROIT ET LIBERTÉ.

1. LA NOUVELLE

— As-tu des nouvelles ?
— Oui, il est mort hier.
— Il me disait que vous étiez amis ?
— Oui, on aimait être avec lui. Il était bon et donnait envie de devenir bon. Etre ensemble, sans avoir peur, c'est le commencement. « Nous devons rester ensemble et ne devons pas nous laisser séparer », disait-il souvent.

2. L'ARRESTATION

— Il avait écrit sur un bout de papier : « La vérité et la fraternité régneront à la place du mensonge. Le travail vivant règnera à la place de l'argent. » Quand ils l'ont arrêté, ils ont trouvé ce morceau de papier sur lui.

3. L'ASSASSINAT

— Dans la cour de la caserne, ils ont posé une couronne de paille sur sa tête. Ils lui ont dit : « C'est la vérité. » Dans sa main droite, ils lui ont mis un balai : « C'est la fraternité », lui ont-ils dit. Puis ils lui ont mis un paillason autour du corps et ils l'ont battu. « C'est le travail vivant », lui ont-ils dit. Quand il est tombé par terre, ils l'ont piétiné, après cela, il a vécu encore deux jours.

4. GLOIRE POSTHUME

— Que ferez-vous maintenant ?
— Nous resterons ensemble.
— Aurez-vous peur ?
— Non, seuls les assassins ont peur de la mort.

L'ANTISÉMITISME DE LA CANAILLE



OUS fumes arrêtés dans un hôtel du Quartier Latin après un coup de téléphone de Thôtelier; nous étions deux jeunes gens de 20 et 21 ans, et trois autres de 16 à 17 ans. D'un ton grave, discrètement indigné, un brigadier, debout devant moi, nous montrait que « les Juifs se soutiennent entre eux », qu'ils exploitent les pays où ils s'installent, qu'ils prennent toujours et partout les « premières places », bref, qu'ils sont des voleurs et des parasites. Autour de lui, des agents rassemblés écoutaient. On remarqua aussi que les Juifs « ne travaillent jamais de leurs mains ».

Vers 21 heures, en voiture cellulaire, nous étions transférés à la prison. Au moment d'être enfilé pour une nuit dans une petite cellule provisoire, je m'efforçai de répondre avec prudence à la question classique : « Pourquoi tu tombes ? » Ne pouvant, à cause de mon allure, répondre : « pour maig », ou « pour cause », je restai évasif, précisant seulement « qu'on avait saisi des tracts ».

Il y avait dans cette cellule un homme de 55 à 60 ans, grand et sec.

Il ne m'adressa pas la parole, mais parla clairement de moi à d'autres individus. Il me signalait

comme un « politique », à mi-voix, et semblait très désireux de savoir si j'étais de droite ou de gauche... « Il faudrait savoir quel parti... les communistes veulent nous foutre sur la gueule ».

La matinée du lendemain se passa en formalités : douches, fouilles, etc... Puis l'on nous dirigea sur nos cellules définitives.

Les détenus étaient jeunes pour la plupart : de 24 à 30 ans ; un seul avait atteint la cinquantaine. En entrant, je m'assis sur le lit unique entouré par les six détenus.

Ils me donnèrent sans hésiter savon, serviette, vivres, et même, avec précaution, de quoi me raser. Ils affichèrent une confiance spontanée, en me dévoilant l'existence des lames de rasoir.

Je contai vaguement mon histoire, fréolant attentivement celle des autres.

Quand ils apprirent que j'étais juif, ils parlèrent essentiellement du problème juif en France, dévoilant peu à peu, avec un sourire à la fois satisfait et gêné, les raisons de leur détention. L'un d'entre eux s'était visiblement imposé. Il usait assez peu de l'argot et parlait le français à peu près sans accent, il dirigeait la conversation, assis près de moi sur le lit. En abordant le problème juif, il s'efforçait de le faire en intellectuel, et d'un point de vue objectif.

A cause des Juifs

Il me déclara que les Juifs se soutenaient entre eux, qu'ils ne travaillaient pas de leurs mains, et qu'ils exploitaient les pays où ils s'installaient. « Que la Palestine soit aux Juifs, d'accord. Mais alors, plus un Youpin en France. » Ce détenu était un cambrioleur professionnel, qui opérât à main armée.

« Tu sais, je les porte pas dans mon cœur, mais je suis pas le seul... Jean (il me montra un grand type de 24 à 25 ans, beau et blond) est la cause des Juifs... »

— A cause des Juifs ?
— Oui, j'ai chipé des meubles d'un Juif... il avait foutu le camp pendant la guerre, j'avais besoin d'argent... maintenant il est en Amérique, et il m'a envoyé une youpine pour m'intenter un procès. »

L'heure du déjeuner était arrivée, ils mettaient leurs vivres en commun et partageaient. Ils me distribuèrent une part égale à celle des autres, en me précisant qu'en prison, il n'y avait ni Juif, ni aryen.

— Tu ne connais pas Hans ?

Conversation et coups

Le soir, dans l'ombre, la conversation roula sur la guerre civile, la prochaine guerre, le danger juif et communiste. Le trafiquant ne parlait pas, mais tous les autres dénonçaient le danger judéo-bolchévique, suggérant des méthodes radicales pour le combattre. La conversation s'éternisait. Le braqueur faisait des déclarations de principe et se vantait à la prochaine guerre de pouvoir, non seulement retirer son épingle du jeu, mais aussi de « sucer convenablement ».

Ils continuèrent à discuter jusqu'au matin sans aucune pause.

Après le « café », on commença à ranger les couvertures et les paillasses.

Je m'installai à la table pour faire mon courrier.

A ce moment, Bob prit Hans dans un coin, chuchota quelque chose, puis se tournant de trois quarts entre lui et moi :

Deuxième cellule

Un matin, on me prévint qu'on allait me changer de cellule.

En entrant dans la seconde cellule, après que la porte se fut refermée sur moi, je tentai d'éclaircir les questions. Mais j'avais un mandat de dépôt ou était notifié la nature de mon délit et mon changement de cellule.

Je leur expliquai donc peu à peu

— Hans, tu voulais le pendre, je crois ?

L'Allemand s'approcha de moi, me dit de me défendre, et m'assomma de deux ou trois coups de poings. Nos différences de poids, de corpulence et de force ne me permirent pas de réagir. La chose fut assez brève, mais j'eus le temps d'entendre l'Allemand : « Sale Juif, sale Juif. » Comme à un moment je heurtai Jean, il me dit de ne pas le toucher. Le trafiquant de sucre pensa tout haut que cela suffisait, mais un Arabe lui répondit qu'il n'y avait pas à avoir de bons sentiments pour des mecs comme ça.

C'est Bob qui donna l'ordre à Hans de s'arrêter. Je repris connaissance quelques minutes après, assis sur une paillasse.

On parlait de moi à la troisième personne, et l'on feignait de m'ignorer.

que j'étais juif, que les autres, antisémites, n'avaient pris ou fait passer pour un mouchard et frappé.

L'un d'eux, Paul, sourit, d'un air à la fois gêné et sûr de soi. Il était coupable d'attaque à main armée.

René (souteneur, cambrioleur, faux policier, barman à Belleville) disait qu'il « s'en foutait », il n'y avait ni Juifs, ni Aryens, mais seulement la « mentalité » qui comptait. Le braqueur, Paul, renchérit.

— Tiens, moi, par exemple, je les aime pas, les Juifs. Mais je trouve dégueulasse de taper sur un type sans défense et surtout de faire faire le boulot par un Boche.

Les autres restaient plus ou moins silencieux, écoutant avec curiosité ce que je pouvais lui dire sur les causes de mon arrestation.

PAR
Robert MIZRAHI

René me demanda quel intérêt j'avais à agir comme je le faisais.

D'autres fois, il me contait comment il avait cambriolé un grand tailleur juif, mais pas parce qu'il était juif, mais parce « qu'ils en ont toujours plus que les autres ». En même temps un jeune voleur de voitures insistait sur les preuves d'habitude qu'il avait données pendant l'occupation : il s'adressait aux Juifs qui voulaient passer la ligne de démarcation, leur promettait de

les prendre en auto, à Tours, et de les accompagner jusque-là en train; il percevait au départ la moitié de la somme, et disparaissait dans le train.

Un matin, au retour de la « promenade », René nous apprit que les gens de mon ancienne cellule lui avaient parlé de moi. Il prit une attitude protectrice.

— Je leur ai demandé ce que j'avais fait, il n'ont rien pu dire, alors ça va comme ça, je les ai envoyés promener... T'aurais pas pu cacher que t'es juif, tu vois... »

A cette époque, à peu près, les conversations politiques commencent à se multiplier.

Tous étaient gaullistes, sauf un reculeur, espèce de neurasthénique qui avait passé huit années dans un asile et ne parlait que de vie ratée et de suicide.

Paul, l'agresseur, qui ne me considérait pas « comme les autres », disait :

— Les Juifs et les communistes, on les passera tous à la casserole; tu feras bien de faire ta valise si de Gaulle prend le pouvoir.

A l'index

Ce soir-là, la conversation roula sur les « bons cvcs », ceux qui travaillent « qui viennent faire la loi en prison », et ceux qui sont les intrus « au char où on est chez nous ». L'allusion avait été lancée par René. Les autres acquiesçaient chaleureusement.

Avant que nous soyons endormis, il fit encore d'autres réflexions aux intentions claires. Il y avait quelques jours, il n'avait fait remarquer que mes paroles méritaient souvent des coups.

Le lendemain matin, personne ne m'adressa la parole. Pendant la journée, nous n'échangâmes que quelques paroles concernant les détails matériels collectifs (nettoyage de la cellule, etc...); enfin, un jour que le silence avait été plus lourd, et que je n'avais pas reçu les lettres que j'attendais, je refusai la part qui me revenait du colis de René. Il fit comprendre aux autres qu'ils avaient à choisir entre lui et moi : tous, dès lors, respectèrent strictement leur consigne, et je fus mis à l'index absolument.

Un matin, revenant du parloir des avocats, je trouvai tout changé. Mes livres, mes papiers, mon linge,

mes vêtements, gisaient entassés sur le sol dans un coin de la cellule. Les détenus ne parlaient même plus entre eux, et semblaient attendre quelque chose, sans toutefois me regarder ouvertement. Je perdis un peu contenance et ne réussis pas à conserver le silence ; je demandai s'il s'était passé quelque chose de neuf.

— Non, on continue.

Je commençai à mettre de l'ordre dans mes papiers : mes notes sur Hegel et le manuscrit de ma nouvelle avaient disparu.

— Vous n'avez pas rencontré des feuilles volantes ? Elles ont pu se perdre...

— Des sortes de brouillon ?

— Oui.

— On s'en est servi pour brûler les punaises... On a commencé à lire, on n'a pas tout lu d'ailleurs. Tout ce que tu racontes de l'autre cellule, ça nous concerne aussi.

— Mais...

— J'veux pas disputer avec toi. Tu vas demander à changer de cellule, c'est un conseil que j'te donne. En attendant, tu vas rester dans ton coin, et tu vas faire gaffe à ce que t'écris.

Troisième exode

Je fis activer les choses par mon avocat, et l'on me transféra dans une autre cellule. Cette fois-ci, le sous-directeur avait bien voulu s'occuper personnellement de mon transfert, et m'avait fait mettre dans une autre division, située dans un autre corps de bâtiment. Je me crus très loin et décidai de me camoufler.

J'avais d'abord tenté de me faire passer pour un simple trafiquant d'armes, m'appuyant sur le fait que j'étais dans les « droits communs » et non dans les « politiques ». « J'ai besoin d'argent pour achever mes études ».

Le russe Vladimir, l'employé Henri, le souteneur « Milo », s'aperçurent très vite que je n'étais pas ce que je prétendais être. Pendant quelque temps, notre vie se passa très normalement, eux s'efforçant seulement d'en savoir chaque jour davantage.

— Tu dois être Yid, toi, me disait le souteneur, Milo.

Un jour ce même Henri, avec qui je sympathisais le plus aisément, fit un rapprochement entre l'arrestation de quelques étudiants du Quartier Latin, ma présence ici, ma circoncision.

J'avais décidé de ne pas comprendre les allusions mais j'étais obligé de dire quelques mots du problème pour n'avoir pas l'air de fuir. Alors Henri remarquait qu'en parlant des Juifs, je laissais échapper des « nous », au lieu de dire « ils ». Mes négations étaient vaines. Vladimir, silencieux, exultait.

Un jour, il parla du marxisme, et surtout de Marx.

— C'est un individu dangereux. Comme tous les philosophes d'ailleurs. Vous avez dû remarquer que toutes les révolutions ont été pro-

voquées par eux. Un Etat normal devrait interdire l'enseignement et l'exercice de la philosophie, et cela vaut naturellement pour vous, monsieur Jacques ; vous êtes nuisible à la société, et la prison ne vous fait pas de mal. Remarquez que j'ai beaucoup de sympathie pour vous... Mais les philosophes sont une race dangereuse.

— J'les enverrais à la mine, moi, disait Marcel. La prison, c'est rien, c'est la mine qu'y leur faut, aux étudiants. J'les dresserais, faudrait qu'y marchent droit, hein...

Demasqué

Un jour, Emile alla au Palais de Justice pour passer en jugement. Quand il revint le soir, et après que nous eûmes tous dit notre indignation concernant la sentence il m'annonça brièvement que M., qu'il avait rencontré dans une cellule du Palais de Justice me passait ses amitiés. Je n'insistai pas, car il était très abattu. Mais je soupçonnai quelque chose d'anormal.

En fait, Emile n'avait pas rencontré M., mais l'un des détenus de la cellule précédente; on lui avait parlé d'un petit brun, juif, etc., et il m'avait reconnu; on lui en avait dit sur son compte, plus qu'il ne lui avait vu.

Je leur expliquai vaguement que j'avais été rendu méfiant malgré moi, que je ne les connaissais pas au début, mais que maintenant, je voyais que je n'avais rien craindre d'eux.

Le lendemain Vladimir parla par hasard des politiciens juifs, et me fit comprendre que mon avocat était assuré, que j'avais bien ma-

nouvré, et qu'en somme ce n'étaient pas les soucis d'argent qui devaient me tourmenter le plus. Tous, sauf Henri peut-être, étaient d'accord.

Avec distinction, Vladimir se mettait à m'exposer les raisons qui rendaient les Juifs à la fois dangereux et méprisables. Pas de métier manuel, les premières places, l'argent... Et, de son point de vue, cet esprit révolutionnaire qui explique que ce sont toujours les Juifs qui ont mis du désordre dans le monde.

— C'est à la mine que je les enverrais, moi, disait Marcel.

A partir de ce jour, Vladimir et Marcel commencèrent à critiquer, et à dénigrer, avec une ténacité croissante, tout ce que je faisais.

Puis Vladimir termina sa peine et s'en alla. Un soir Emile nous soutint avec passion que les histoires de camps de concentration, de fours crématoires, de millions de morts... « Eh bien, il n'y croyait pas, lui ». On avait vu quelques documentaires, entendu quelques histoires, des choses qu'on fabrique, en somme. Il ne connaissait pas un seul déporté qui ne soit pas revenu, et ils n'étaient pas réduits à l'état de squelettes...

Marcel s'en prenait maintenant à mes gestes, à mon manque d'ordre, à mes réflexions.

Un jour un « nouveau » entra, 22 ans, Polonais, cambrioleur professionnel.

Comme il laissa entendre un jour qu'il n'aimait pas beaucoup les Juifs (« Ils exploitent le peuple, en Pologne »). Marcel commença à faire un chantage que moi seul pouvais saisir. Je trouvais l'occasion d'exploiter mes précautions antérieures, je lui parlai à mots couverts de la confiance que j'avais mise en lui, etc... Il se mit dans une violente colère, mais il ne dit tout de même pas à Jean le Polonais que j'étais juif.

Les rapports se tendent

Puis, il nous vint un Arabe : 24 ans, manoeuvre, arrêté par erreur dans un mille, parlant à peine le français. Nous fumes très bons camarades. Quand il apprit qu'il n'aimait pas les Juifs (« Juifs, sale race »), Marcel n'essaya pas de renouveler son chantage. Il fit seulement remarquer une fois qu'un de mes avocats était juif.

Les rapports entre Marcel et moi se tendaient de plus en plus, et je faisais tout pour que rien n'éclatât. Je devais à tout prix avoir Jean et Admed de mon côté.

Un vendredi, l'avocat vint m'annoncer que le juge d'instruction était prêt à m'accorder la liberté provisoire, pourvu que le Parquet ne s'y opposât point. Le dimanche, il vint m'annoncer que tout n'était plus qu'une question de jours.

Spontanément, j'annonçai cela aux détenus de ma cellule. Je dois reconnaître que j'affichai un peu trop ouvertement ma joie, et mon sentiment de délivrance. Marcel réagit avec violence. Ce qui le mettait hors de lui, c'était que je fusse aussi sûr de moi.

Pendant huit jours il exulta, me raila chaque jour davantage, devenant de plus en plus arrogant à mesure que la semaine s'avavançait.

— Je voudrais que tu restes là pour que ça te serve de leçon. Ou en reparlerais dans un ou deux mois. T'es comme les autres, mon vieux...

Une semaine passa dans cette atmosphère. Le samedi à cinq heures, on vint me chercher pour le parloir des avocats ; je devais être libéré le soir.

Au moment de passer la porte, et tandis que je sentais derrière moi l'impudence immobile du gardien, je sortis à la hâte mon paquet de gauloises que je tendis au plus proche, Marcel. Il fit un mouvement de recul et ce fut Jean qui prit les cigarettes.

(1) Robert Mizrahi, membre du groupe Stern, a passé plusieurs mois à la Santé pour son activité politique. Au sortir de la prison, il a bien voulu nous adresser quelques impressions. Des notes plus complètes ont été publiées dans « Les Temps Modernes ».

Une colonie...

Les positions-clés de l'économie palestinienne, notamment la Mer Morte, les concessions électriques, les raffineries, les pipe-lines, les compagnies d'assurances, les grandes banques, appartiennent toutes à la puissance mandataire.

L'extraction des minéraux de la Mer Morte se fait au seul profit de la Palestine Potash Company. La Compagnie n'est sujette à aucun impôt.

PETROLE The Consolidated Refineries Limited, qui possède le pétrole de Haïfa, est un consortium étranger exempt, également, de tout impôt.

Plusieurs concessions ayant un caractère de monopole ont été accordées à l'Irak Petroleum Company et à la Trans-Arabian Oil Company. Ces sociétés ont le droit de construire librement des pipe-lines dans n'importe quelle partie du pays, d'exproprier, de déboiser, d'utiliser voies ferrées et aéroports, et de posséder leurs propres forces de police. La population palestinienne n'obtient pas le pétrole à de meilleures conditions, le prix étant fixé sans consultation du peuple ou de ses organes représentatifs.

ELECTRICITE Des concessions ont été accordées à deux consortiums étrangers monopolisant tout le courant électrique de la Palestine. Les concessionnaires ont le droit d'exploiter sans impôt la force hydraulique de la Palestine. Ils ne sont pas obligés d'approvisionner la population en courant électrique.

Exemple de la puissance des capitaux étrangers : en 1948 deux Compagnies, Palestine Electric Corporation et Palestine Potash Company, possédaient plus de 40 % de tout le capital industriel investi en Palestine.

INDUSTRIES LOCALES La guerre a favorisé le développement de certaines industries locales. Mais à la fin des hostilités, les importations massives et le contrôle policier freinent l'essor industriel et créent les conditions de l'inflation.

a) Restriction à l'importation des machines modernes : en 1946, sur un total d'importation s'élevant à 70 millions de livres sterling, 3 millions seulement ont été dépensés pour l'achat de machines.

b) Restriction à l'importation des matières premières : les textiles sont exportés vers la Palestine à un prix trois fois plus élevé que la normale (Italie).

c) Restrictions à l'importation de produits alimentaires : le blé est acheté par le gouvernement anglais 68 livres sterling la tonne. Le même blé est vendu en Australie 27 livres sterling, en Syrie 47 livres sterling. Le prix au Canada est de 14 livres sterling.

Le sucre est vendu à des prix exorbitants. En Australie, il est vendu aux fabriques de confitures 18 livres sterling la tonne, en Angleterre 20 livres sterling. Mais le gouvernement palestinien le vend 64 livres sterling — prix officiel, car pratiquement il est écoulé 300 livres sterling au marché noir.

AGRICULTURE Le problème revêt une importance particulière du fait que la majorité de la population vit de la terre. Comme dans tous les pays coloniaux ou semi-coloniaux, le gouvernement anglais favorise la monoculture — citrons et oranges — ce qui a pour effet d'accroître la dépendance de la Palestine envers le marché métropolitain. Toutes les mesures économiques sont orientées en ce sens. 4 % seulement du budget sont alloués à l'agriculture.

Il n'existe pas de loi de protection de paysans, ni d'institution d'aide à l'agriculture. Les engrais chimiques coûtent deux fois plus cher en Palestine qu'à l'étranger.

Les banques, telles l'Anglo-Palestine ou la Barclays, exigent des petits paysans et des collectivités des paiements à court terme exorbitants. La pratique de l'usure s'est ainsi intensifiée.

BUDGET Plus de 50 % du revenu proviennent des impôts indirects. Les impôts directs ne couvrent qu'un quart du budget. Aucune taxe sur les capitaux n'est imposée aux classes possédantes. Les compagnies locales sont imposées pour 25 % sur les profits déclarés. Aucune taxe n'est imposée aux concessionnaires étrangers.

Sur les énormes profits tirés de la Palestine entre 1934 et 1945, seule une maigre somme de 133.094 L. S. est revenue à la Palestine.

30 % des sommes soutirées à la population palestinienne financent la répression — police et prisons. Les crédits prévus pour les besoins du développement économique et social, pour l'éducation et l'hygiène, sont minuscules.

8 % seulement du budget sont consacrés à l'éducation, à la santé et aux autres services sociaux.

FORCES DE REPRESSION Il y a en Palestine 150.000 policiers et soldats pour une population de 1.900.000 habitants. Au début, les forces de répression coûtaient 400.000 livres sterling, maintenant 7 millions. Cette somme ne représente que 34 % du budget total consacré à l'armée (24 millions et demi de livres sterling).

BLOC Turquie-Ligue des Pays Arabes ?

Le ministre turc en Egypte, Ajaahly, après un séjour à Ankara, a fait à un correspondant du journal égyptien « Al-Assus » la déclaration suivante :

« Pour le moment, la Turquie ne peut adhérer à la Ligue des pays arabes puisque les statuts de cette Ligue le lui interdisent. Mais si elle s'assignait des buts plus vastes, si tous les pays arabes pouvaient y entrer, nous envisagerions certainement notre adhésion à cette Ligue ainsi élargie. Je préférerais toutefois la constitution d'une Ligue des pays du Proche-Orient, ligne qui ne grouperait pas seulement les pays musulmans, afin que le Liban, pays chrétien, ne soit pas laissé de côté ».

LA HAGANAH VOUS PARLE

Tous les soirs, à 23 heures (heure de Palestine), sur une longueur d'ondes qui varie entre 45 et 48 mètres, la Haganah émet son communiqué et son commentaire des événements de la journée.

LA PALESTINE EN CONSTRUCTION

INDUSTRIE DANS LES COLONIES

Une grande tannerie de peaux de moutons a été établie à Révivim, dans le Negev. La colonie de Nuan produit maintenant des machines électriques pour l'épluchage des légumes qui, par leur qualité et leur prix, soutiennent favorablement la concurrence avec les articles jusqu'ici importés de l'étranger. Dans l'Esdraclon, le Kiboutz Ain-Harod fabrique à présent des marmites à vapeur d'un usage répandu dans les cuisines communales.

LE PORT DE TEL-AVIV

Des travaux sont en cours pour l'agrandissement du port de Tel-Aviv. Les quais seront prolongés de 60 mètres pour permettre l'emploi d'un plus grand nombre d'ouvriers au chargement et au déchargement des cargos.

CHIFFRES

En 1947, l'industrie juive en Palestine nourrit 50.000 familles d'ouvriers au lieu de 38.000 en 1939.

Un nouveau réseau d'entreprises industrielles diverses a été établi dans les colonies agricoles qui revêtent désormais un caractère d'économie mixte. Ce réseau occupe déjà plus de 5.000 ouvriers.

SCIENCE ET HYGIENE

L'infiltration continue de mercenaires arabes venant de Syrie où le choléra a fait son apparition a

vivement inquiété les milieux médicaux juifs.

Le chef du Département de Bactériologie et d'Hygiène de l'Université hébraïque a obtenu du Gouvernement palestinien l'autorisation de fabriquer du vaccin anticholérique. De grandes quantités de vaccin pourront être fournies en cas de besoin.

CULTURE

Jean David, peintre palestinien, qui vient d'exposer ses gouaches à Jérusalem, est un élève de l'École des Beaux-Arts de Paris et d'André Lhote. C'est lui qui avait décoré les pavillons roumains à l'Exposition internationale de Paris en 1937, et, plus tard, à celle de New-York.

Le pianiste palestinien Menachem Pressler, actuellement en tournée aux Etats-Unis, a obtenu un grand succès au Carnegie Hall, à New-York, où il a joué le concerto pour piano de Schumann, avec l'Orchestre de Philadelphie, sous la direction d'Eugène Ormandy.

Un autre pianiste, le jeune Sigi Weissenberg, a été engagé pour une tournée de concerts en Amérique du Sud aux mêmes conditions que celles faites à Arthur Rubinstein et Rudolph Serkin. En février il jouera au Carnegie Hall le Premier Concerto pour piano de Chopin, avec l'Orchestre Philharmonique de New-York.

LU pour vous

La paille et la poutre

Les déclarations du ministre travailliste Morrison selon lesquelles « la violence, s'il le faut, doit être employée pour mettre fin aux dangers qui menacent la paix du monde », inspirent à M. David Curtney, éditeur-propriétaire du PALESTINE POST, les réflexions suivantes :

« Pourquoi M. Morrison ne s'occupe-t-il donc pas des menaces contre la paix et des obstacles qu'on oppose aux décisions de l'O. N. U. dans les pays

sous influence britannique, et notamment en Palestine ?

Il n'y a aucune malveillance à suggérer à M. Morrison et à ses collègues Atlee et Bevin, de commencer par mettre de l'ordre dans leur propre maison avant de s'en prendre à l'O. N. U. »

La Palestine a des frontières et des voisins au Nord, tout comme la Grèce. Les voisins du nord et même ceux du sud et de l'est, défient l'O. N. U., provoquent agitations et troubles. Ce

n'est tout de même pas la faute du Kominform !

Il y a le fascisme du type Mosley. Il y a aussi le fascisme du type Morrison-Bevin. Mais ce fascisme n'est pas appelé fascisme. On ne sait trop comment l'appeler, car aucun honnête homme ne saurait lui donner le nom de socialisme sans risquer d'être ridicule !

Sous le titre « M. Bevin et les Arabes » le député anglais Lyall Wilkes accuse dans THE NEW STATESMAN AND NATION, le gouvernement britannique d'armer les Etats arabes contre la Palestine juive :

M. Bevin

jugé par ses collègues

« Le gouvernement britannique semble déterminé à n'aider d'aucune manière, en armes, en hommes, ou en équipement, à l'exécution de la décision de l'O. N. U. »

Une des flagrantes contradictions de notre politique palestinienne est que le gouvernement travailliste, tout en soutenant que son attitude à l'égard du Foyer national juif est dictée par la menace arabe, ne cesse, depuis 1945, de créer et d'équiper des forces arabes dans le Moyen-Orient, faisant ainsi pencher la balance en faveur des Arabes.

Après avoir évacué les missions militaires britanniques en Irak, en Transjordanie, en Arabie Saoudite et en Egypte, chargées d'équiper, d'armer et d'entraîner les forces arabes, M. Wilkes ajoute :

« Les porte-parole des principaux pays arabes ont annoncé leur intention de se chercher à faire échouer, par la force si nécessaire, la décision de l'O. N. U. Pour faire face à cette menace, le gouvernement des Etats-Unis interdisait, le 8 décembre, tout envoi d'armes aux pays arabes. Les IZVESTIA insistent sur le rôle des chefs de la Ligue Arabe dont l'attitude, souligne l'organe soviétique, constitue une violation des décisions de l'O. N. U. »

Fuehrers musulmans

« A la tête de la Ligue, se trouvent des réactionnaires anticommunistes qui rêvent d'instaurer en Moyen Orient une dictature musulmane et fasciste. Certains parmi eux, dont Jamal el Hussein et Hussein el Moudi, respectivement vice-président et secrétaire général de l'Exécutif arabe, se proposent de rattacher la Palestine à la Turquie. La Grande-Bretagne protège les intérêts de la réaction arabe pour maintenir ses positions en Moyen Orient et empêcher la pénétration américaine ».

Nostalgie...

— Quitter un pays qui m'a coûté tant de fer barbelé...

ECHOS

CONCLUSIONS DANGEREUSES DES SIONISTES ANGLAIS

Londres. — Au cours d'une conférence du Joint Palestine Appel, une campagne a été lancée pour recueillir 2.500.000 livres.

Exprimant sa détermination d'aider le Yishuv pendant la période transitoire, les délégués qui ont pris part à cette conférence ont fait appel aux Juifs d'Angleterre pour qu'ils fassent un effort en cette heure critique.

Le Dr Nahum Goldman, dans un exposé de la situation politique déclara que le temps n'est pas encore venu de conclure un accord politique avec le monde arabe.

M. Gershon Agronsky, directeur du « Palestine Post », évoqua l'immense charge financière qui incombe au Yishuv pour sa défense en plus de toutes ses autres responsabilités. La

création de l'Etat juif, dit-il, rétablira les relations amicales traditionnelles entre Juifs et Anglais.

POGROMES A TEHERAN ET KOWEIT

La communauté juive de Téhéran et celle de Koweït, protectorat britannique sur le Golfe Persique, vivent dans la crainte continuelle de pogromes arabes.

De Koweït on communique qu'au cours d'une attaque arabe contre le quartier juif, une femme a été tuée et 67 personnes blessées, tandis que 31 maisons, sur les 55 composant la communauté, ont été détruites.

Une deuxième fois, la population arabe renouela ses attaques, à la suite des provocations de la radio de Koweït incitant la population à la révolte. L'unique synagogue de Koweït a été détruite et toutes les boutiques juives ont été pillées.



Les belles pages de l'HISTOIRE JUIVE

Nos ancêtres se sont établis à BORDEAUX

après la destruction du Deuxième Temple...

C'EST peu après la destruction du Deuxième Temple que la communauté juive de Bordeaux a été fondée.

Pendant les VI, VII, VIII siècles, les Juifs bordelais, en nombre assez important, jouissent de l'indépendance et leur renommée rayonne partout.

Mais, dans la seconde moitié du IXe siècle, les Normands occupent Bordeaux, la Rue Juive est détruite, et la communauté menacée.

Joseph MILLNER

Plus tard encore, les calamités féodales s'enrichissent d'une nouvelle tourmente: les Juifs, dit-on, empoisonnent l'eau des puits.

Antisémitisme féodal L'on sait que Bordeaux fut longtemps une ville étrangère. Soumise à la domination des Anglais, elle le fut également à leur légation.

Une belle pléiade du XVIe siècle

Le célèbre exode des Juifs d'Espagne (1492) et des Juifs du Portugal (1496) renforça considérablement les effectifs de la communauté de Bordeaux.

La tournée des cadeaux et des jouets

NOTRE camion s'arrête devant une jolie villa entourée d'un jardin au fond duquel nous apercevons de minuscules pyramides sécher au vent.

Toute la jeune colonie se précipite vers les paquets avec des cris de joie.

comme nous regrettons que voir délégué n'ait pu elle-même venir distribuer ces jouets que vous avez collectés avec tant de gentillesse et de dévouement!

CADEAUX UTILES

Mais il se fait tard et nous devons laisser tout ce petit monde pour continuer la distribution chez les grands de la Maison de Liery-Gargan.

Vous AVEZ VU MON CINEMA? Ce soir, une frimousse riante nous regarde par l'entrecroisement de la porte. C'est René qui la première s'est levée et anseule tous ses petits amis.

nom. N'oublions pas non plus que Bordeaux est la ville natale de Catherine-Mendes — d'une manière générale, les Mendes tiennent une grande place dans l'histoire de la ville.

Histoire contemporaine

C'est aussi hélas! à Bordeaux, pendant l'occupation qu'a eu lieu la première exécution d'un Juif, le 27 août 1940.

Contradictions sociales

Sous Louis XV, le Bordeaux juif s'accroît d'une partie de l'Avignon juif. D'autres éléments arrivent d'Allemagne.

Après l'émancipation civile des Juifs, la communauté de Bordeaux continue à jouer un rôle digne de son passé.

Plus près de nous

Plus près de nous: Camille Lopez est député de Bordeaux pendant la IIe République.

APPEL en faveur de la HAGANA

LES larges masses juives de France ont répondu avec une sympathie chaleureuse à notre appel en faveur de la Hagana.

Il faut notamment gagner l'opinion publique de France pour que notre pays s'engage résolument dans une politique qui conduise à l'application de la décision de l'O.N.U.

Au moment où le Colonial Office viole la première partie de la décision de l'O.N.U., selon laquelle un port doit être évacué dans la zone juive pour permettre l'immigration, au moment où l'Angleterre prétend désarmer les Juifs palestiniens qui se trouvent en légitime défense devant les attaques des forces arabes venues de Syrie, du Liban et de Transjordanie, il apparaît qu'un plan diabolique vise à noyer dans le sang le Yishuv héroïque.

Toutes les communautés juives se trouvent ainsi placées devant de nouvelles et graves responsabilités.

Sous le masque hypocrite d'une politique de prétendue « non-intervention », l'impérialisme anglais organise le sabotage de la décision de l'O.N.U. et le massacre des Juifs palestiniens.

C'est pourquoi notre aide doit être à la fois matérielle et politique. Nous devons donner à la Hagana les armes nécessaires à sa défense.

Toutes les forces vives de Palestine doivent être traitées sur un pied d'égalité, pouvoir accéder, selon leurs capacités et leurs mérites, aux postes de commandement et jouer du droit de se prononcer sur la politique et la tactique de la Hagana.

Il faut mobiliser l'opinion démocratique mondiale, sans l'aide de laquelle le combat militaire ne peut être mené victorieusement.

Une intervention immédiate du Conseil de sécurité est indispensable pour déjouer les provocations et établir la paix en Palestine.

Une juste orientation économique et politique créera, d'autre part les conditions d'un accord avec les forces démocratiques du peuple arabe, mettra fin aux massacres et permettra l'installation de deux Etats démocratiques et indépendants.

Seule une telle politique est capable de mobiliser tous les Juifs de France et des autres pays dans une puissante action de solidarité.

Seule elle est capable de cimenter nos propres forces et de nous assurer de nombreux alliés.

Juifs de France, sans distinction d'opinions politiques ou philosophiques, formez partout, des Comités Unifiés à l'exemple du Comité National.

CONTRE LES PROVOCATIONS ET LE PLAN DE SABOTAGE DE LA PUISSANCE MANDATAIRE!

POUR UNE INTERVENTION IMMEDIATE DU CONSEIL DE SECURITE!

POUR UN ACCORD AVEC LES FORCES DEMOCRATIQUES DU PEUPLE ARABE!

POUR UN ETAT JUIF DEMOCRATIQUE ET INDEPENDANT!

VERSEZ VOTRE OBOLE POUR L'ACTION EN FAVEUR DE LA HAGANA!

L'U.J.R.E.

On peut envoyer les fonds à Droit et Liberté, C.C.P. Paris 60.7098 « Droit et Liberté » 14 rue de Paradis Paris Xème.

Il y a 4 ans...

Le 21 février 1944, tombaient sous les balles d'un peloton allemand au Mont Valérien, vingt trois hommes dont vingt et un volontaires étrangers de la résistance française: arméniens, Juifs de l'est européen, espagnol, faisant partie d'une formation militaire admirable pendant la clandestinité.

Quelques jours après leur sacrifice, l'ignoble propagande vichyssoise aux ordres des nazis, faisait apparaître les visages de ces vaillants combattants de la Résistance, de ces véritables patriotes et défilait des brochures.

Les affiches et les brochures voulaient représenter « l'armée du crime ».

Ces hommes ont combattu et sont morts pour la France.

Leur chef, MANOUCHIAN, écrivain et journaliste arménien, soldat de l'armée française pendant la campagne 39-40.

On peut envoyer les fonds à Droit et Liberté, C.C.P. Paris 60.7098 « Droit et Liberté » 14 rue de Paradis Paris Xème.

LE JUIF...

A PARIS au cours des derniers attentats terroristes sur 73 individus arrêtés — 43 étaient Juifs!



... le procès des 24

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

A METZ OU J'AI VU LA COMMUNAUTE GUERIR SES BLESSURES

DES HOMMES PREPARENT LE PRINTEMPS

De notre envoyé spécial Alain ADLER.

LES nazis sont passés par là, saccageant tout sur leur passage. Ils ont laissé des blessures profondes, presque inguérissables.

Parlons des jeunes. Ils sont nombreux et actifs. Leur présence constante aux diverses manifestations de la vie juive de Metz en est une preuve éclatante.

Les jeunes électriciens, qui hier assistaient à une réunion organisée par les jeunes intellectuels juifs de Metz, est venu ce soir avec moi entendre un conférencier qui évoquait les kiboutz.

Il a soufflé d'apprendre, de connaître. Mais il veut aussi se dépenser, donner toutes ses forces pour une cause juste: la lutte contre tout fascisme, contre tout antisémitisme.

C'est juste la raison pour laquelle il est nécessaire de se grouper et de lutter pour que plus jamais les atrocités nazies ne reviennent.

Mes parents sont morts en déportation et je suis resté seul avec ma soeur. Je sais, mon cas n'est pas isolé.

— C'est justement la raison pour laquelle il est nécessaire de se grouper et de lutter pour que plus jamais les atrocités nazies ne reviennent.

— Ta es Sioniste?

Il me regarde, son front se plissonne.

— Non, pas précisément. Né en France, j'arrive trop jeune pour le quitter. Mais, tout ce qui touche la Palestine m'intéresse; nous devons être solidaires avec ceux qui luttent pour la liberté et l'indépendance.

On ne chôme pas à Metz et la vie a repris pour ceux qui un instant la croyaient terminée.

Toute la nuit, la neige est tombée sur la capitale lorraine. Le vent souffle, fouette les visages, rougit les oreilles et le nez.

Parallèle à la gare, la rue Pasteur s'étale, large et blanche, avec ses maisons bien alignées. C'est là, dans une petite boutique de tailleur, où il travaille comme ouvrier, que j'ai rencontré Léon Steinink, conseiller municipal de Metz.

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

Le débet persisterait quand vint l'été, puis la guerre et l'occupation. La démonstration fut faite. Les nazis ne firent pas de distinction entre Juifs nationaux et assimilés.

Le point de vue d'un Sepharadi

par le Dr MODIANO

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.



par le Dr MODIANO

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.



MANOUCHIAN

ZINGERWEIG, Juif polonais, mort à l'âge de 22 ans, qui a commandé lui-même 3 attentats contre la Wehrmacht et a organisé 5 déraillements de trains militaires allemands.

ELEK, Juif hongrois, mort à l'âge de 20 ans, qui a organisé lui-même 8 déraillements de trains militaires allemands.

Nous ne pouvons pas les rappeler tous ici, mais ils sont tous parmi ces vrais combattants sans uniforme, Français et immigrés, hommes comme Fabien et Manouchian, qui n'avaient pas d'autre préoccupation que celle d'exterminer les Allemands partout où ils étaient et dont seul le sacrifice eût permis à la France de redevenir un pays libre.

Quelle signification ont ces anniversaires au moment où l'on cesse de recommencer la chasse aux immigrés, pratiquée aux heures les plus horribles et les plus noires de la guerre et de l'occupation.

Nous vénérons et rappellerons toujours leur mémoire; nous dédions leur souvenir, nous nous appliquons à garder intact le rappel de ces grandes heures de gloire.

Joseph-André BASS.

Raph FEIGELSON: TRÈS LOIN DE LA VIE DE BOHÈME

LORSQU'ON parle de la vie des étudiants, le profane pense aussitôt aux monômes et aux canulars, aux chahuts et à la vie de bohème au quartier latin.

Hélas! le romantisme ne correspond pas à la réalité.

De graves problèmes dressent jour après jour l'épave menaçant: problèmes du logement, de la nourriture, des frais d'études (droits universitaires onéreux, livres taxes et très chers...) etc. Pour faire face à ces multiples dépenses la plupart des étudiants n'ont que leur bourse. Et bien souvent, il n'est arrivé de voir des étudiants ne prendre qu'un seul repas par jour et consacrer une partie de leur temps à un emploi lucratif qui leur permet d'améliorer leur situation et de prendre leurs inscriptions.

On ne saurait s'étonner, dans de telles conditions, que 60 % de cette jeunesse laborieuse soit sous-alimentée et servente.

Nous aurons l'occasion de revenir plus en détail sur les conditions de vie des étudiants juifs qui, outre ces difficultés matérielles, ont le lourd poids de l'occupation à supporter.

Il est évident que les parents ont été déportés, années d'études perdues par suite de nombreux changements dans les facultés et souvent difficile de réadaptation à une vie normale.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

On a longtemps laissé croire que le nazisme avait exécuté son plan dans un secret impénétrable. Le caractère massif des dispositions à long terme, prises par les Allemands, accuse les milieux internationaux.

VIEILLE RENGAINE et chef d'orchestre clandestin

UNE récente déclaration de M. Marshall n'a pas laissé de surprendre l'opinion : à en croire le secrétaire d'Etat, les deux derniers convois d'immigrants juifs dirigés sur Chypre comprendraient une forte proportion d'« agents communistes ».

L'Agence juive a protesté contre cette affirmation et prié son auteur de donner des preuves.

Renseignements pris, l'accusation de M. Marshall n'avait pour base qu'un rapport de la police britannique signalant que beaucoup d'immigrants, venus de l'Est européen, parlent le russe...

Nous n'insisterions pas outre mesure sur cet incident s'il était isolé.

En 1946, lors d'une Conférence de l'U.N.R.R.A. à Genève, le général anglais Morgan déclara aux journalistes qu'il avait spécialement convoqués à cette intention, que la majorité des immigrants juifs de Pologne n'étaient que des instruments camouflés de l'espionnage soviétique. Il aurait été suivi par les délégués américains si l'énergique La Guardia, président de la Conférence, n'avait aussitôt réclamé son exclusion de l'organe directeur de l'U.N.R.R.A.

OU L'ON RETROUVE LES « SAGES DE SION »

Actuellement, la calomnie selon laquelle il y aurait des « agents de Moscou » parmi les immigrants, est assez répandue. Au Caire, les milieux de la Ligue arabe, à Londres, la presse et le Parlement s'en font l'écho.

Cela ne nous rajeunit guère... Depuis que la Russie soviétique existe, l'antisoviétisme fut souvent assaisonné d'antisémitisme, et vice versa. En 1920, ne disait-on pas que Moscou était dirigée

par des Juifs et rêvait de soumettre l'univers à une dictature judéo-bolchevique ?

M. Bevin lui-même n'a-t-il pas laissé entendre au Congrès du Labour Party à Margate que les

PAR J. BRUTZKUS

Juifs avaient déclaré la guerre aux peuples pacifiques ? La rengaine est usée... En 1920, encore, à l'heure où l'Armée Rouge était parvenue à quelques lieues de Varsovie, l'Intelligence Service répandit le bruit que les « Sages de Sion » avaient fomenté un complot international ! La même année, au mois de mars, un journaliste américain annonça des révélations sensationnelles sur « les dessous de la grande conspiration juive ».

L'I. S. PLAGIAIRE

Le mois suivant, le Times et l'Evening Standard publiaient tout bonnement des morceaux choisis d'une vieille brochure sortie des officines de l'Ochran, la

fameuse Gestapo tsariste. Ce faux grossier, rédigé par les organisateurs du pogrome de Kichinev, avait d'abord paru en 1903 dans le journal Znamia. Le mystique Nilus le reprit à son compte au début de la Révolution de 1905. Les deux éditions connurent un égal insuccès.

Mais en 1920 les services de M. Churchill doivent faire flèche de tout bois et l'I. S. fait copier le vieux fascisme antisémite par l'imprimerie d'Etat à Londres. On s'arrange pour en assurer une large diffusion aux Etats-Unis et en Allemagne.

Et pendant toute une année, l'on dénonce avec acharnement la « conspiration judéo-communiste ». La campagne — comme c'est curieux... — ne cesse qu'avec la fin du conflit soviéto-polonais.

En avril 1921, un journaliste anglais, A. Grevs, vendit la mèche. Il révéla non seulement que la propagande antisémite puisait ses thèmes dans un faux de l'Ochran, mais que ce faux n'était qu'un vulgaire plagiat d'une brochure éditée en 1866 par l'avocat Joly. Le même journaliste obtint d'un archiviste français l'original de ce document rare. Les premières pages manquaient. Mais sur le dos, figuraient deux initiales : I. S...

— Intelligence Service, évidemment ! ironisa A. Grevs qui, au fond, ne croyait pas si bien dire.

La vérité éclata. Mais l'agitation ne disparut pas tout à fait. Elle était alimentée par les marks de Rosenberg en Allemagne et les dollars de Ford en Amérique.

LES ETATS-UNIS sont-ils à la veille D'UNE CRISE ?

par Roger MARIA

C'est le 4 février que se produisit à Wall-Street et sur les grands marchés commerciaux l'accident que l'on peut considérer comme le signe le plus significatif de la nouvelle crise américaine.

Ce jour là, le brusque effondrement des cours du blé entraîna les autres céréales et l'ensemble des produits agricoles dans un mouvement de baisse sans précédent : en trois semaines, le quintal de blé diminuait de 21,5 pour cent, passant de 11 dollars 10 à 8 dollars 71.

La cause directe de la dépression réside dans la confirmation d'une récolte mondiale de céréales extrêmement satisfaisante pour 1948. En Australie, en Argentine, en U.R.S.S., en Roumanie toutes les prévisions sont favorables, ainsi qu'aux Etats-Unis et au Canada, principaux pays producteurs. En France même, où les surfaces ensemencées ne s'élevaient, en 1947, qu'à 3.650.000 hectares, elles représenteraient aujourd'hui 5.200.000 hectares, selon les dernières estimations, et avec l'espoir d'une très belle récolte en raison d'heureuses conditions atmosphériques.

Or, aux Etats-Unis, 1947 ayant été une année de récolte record (372 millions de quintaux contre une moyenne de 230 millions de quintaux entre 1933 et 1944), les stocks restent à peu près équivalents au volume total de la production annuelle d'avant-guerre, ce qui crée une situation anormale.

Il est bien évident, dans ces conditions, que le problème des débouchés se pose avec acuité pour la production céréalière des Etats-Unis, surtout si l'on tient compte que l'ensemble de la production agricole américaine s'est formidablement accrue (de 60 pour cent) pendant les années de guerre.

Comme d'autre part, les pays éventuellement importateurs, outre qu'ils ont fait un effort remarquable pour se suffire, ne disposent pas de dollars pour acquérir le blé américain, il n'est d'autre moyen que de leur ouvrir des crédits à fonds perdus, ce qui contribue

à entretenir cette inflation tellement redoutée du gouvernement américain. « Si nous n'arrivons pas à arrêter la spirale infernale des prix et des salaires, l'Amérique s'écroulera dans une banqueroute », a dit, d'autre part, le Président Truman, en faisant état d'un autre facteur, intérieur, d'inflation : la hausse des prix et ses conséquences.

Or, depuis la guerre, les prix à la consommation ont à peu près doublé aux Etats-Unis et les salaires sont loin d'avoir suivi le même rythme ; il y a donc un pouvoir d'achat insuffisant sur le marché intérieur pour absorber la production qui résulte d'une modernisation intensive, accélérée par la guerre, de l'équipement industriel et agricole.

N'oublions pas que, avant guerre, les Etats-Unis n'exportaient guère que 5 à 8 pour cent de l'ensemble de leur production, ce qui représente un pourcentage très faible pour une économie particulièrement évoluée : le marché intérieur était réputé absorber la presque totalité. La crise et la guerre ont changé complètement les données du problème.

La conséquence de ces facteurs spécifiques de l'économie américaine, c'est l'accumulation de stocks invendables de biens de consommation, qui engorgent tout l'appareil économique ; d'où le Plan Marshall qui tend à ouvrir au commerce américain, même à partir provisoirement, des marchés en Europe.

Comme le souligne le grand journal anglais le « Manchester Guardian » : « L'aide à l'Europe afin de lui permettre d'acheter à l'Amérique risque de revêtir de plus en plus l'aspect d'un programme de reconstruction intérieure pour les U.S.A. ».

En effet, l'aggravation de la crise économique aux Etats-Unis les obligera à chercher plus éperdument des débouchés pour conjurer la menace de crise galopante.

Prophète de l'eugénisme, fondateur du haras humain

DES vingt et un bourreaux d'Auschwitz qui viennent d'être pendus en Pologne, le Dr Mengele n'est sans doute pas le moins répugnant.

Médecin en chef du fameux camp, il avait été surnommé « le démon ».

C'est lui qui opérant le triage des Juifs descendant en gare d'Auschwitz. Lorsque la tête d'un nouvel arrivant ne lui plaisait pas, il criait : — Mettez-le à droite des rails !

Vingt-quatre heures plus tard le malheureux brûlait au crématoire.

Les victimes de Mengele eussent peut-être préféré qu'il fut toujours aussi expéditif... Car dans la plupart des cas, le monstre faisait durer le plaisir. Technicien de la mort lente, il avait transformé l'infirmier en un laboratoire où il infectait et mutilait avec raffinement des milliers de déportés-cobayes.

UN ELEVEUR...

Mengele n'aurait pas pratiqué ces affreuses expériences s'il n'avait été, ayant même l'avènement de Hitler, le grand prophète de l'eugénisme et le champion du racisme total. On lui doit cette chose unique dans l'histoire de l'humanité : l'usine humaine où des reproductrices sélectionnées s'unissent, sous la direction d'une contremaitresse qui rythme les gestes de l'amour, aux plus beaux mâles de la Waffen S.S. pour donner au Reich des enfants modèles... *Ad majorem Herrenvolk gloriam !* Mengele travaillait à

le sinistre MENGELE s'est toujours demandé s'il appartenait à la famille des Habsbourg

l'amélioration de la « race aryenne » comme d'autres travaillent à l'amélioration de la race chevaline.

OUVREZ MON CRANE !

Nul ne grimpa avec plus de délicatesse aux arbres généalogiques. Pourtant lui-même ignore sa propre origine !

Au lendemain de la débâcle hitlérienne, il reçut dans la cellule où il était enfermé la visite de plusieurs psychiatres américains très ferrés de psychanalyse. Comme ils avouaient ne rien comprendre à « ses complexes », il leur lança avec un air halluciné : — Messieurs, je vous recommande d'ouvrir mon crâne quand je serai mort. J'espère que vous trouverez le mystère de ma vie dans les lobes de mon cerveau.

C'est que Mengele ne s'est jamais consolé de ne pas savoir de qui il est le fils. Il serait mort content, disait-il, s'il avait été sûr d'avoir du sang royal dans les veines !

VOICI DU FORT SEX... C'ETAIT DU CYANURE !

L'histoire remonte au début du siècle, comme en témoignent les vieilles coupures de journaux que la police alliée trouva dans la bibliothèque de Mengele.

En janvier 1903, un officier d'état-major autrichien du nom de Mader mourut empoisonné à son domicile. D'une firme pharmaceutique inconnue, il venait de recevoir à titre d'échantillon une boîte de pilules. « Nos pilules à base de glandes », déclarait le prospectus, sont très efficaces contre

PAR Michel BARON

l'impotence sexuelle... » Mader les avala. C'était du cyanure !

L'enquête révéla que des pilules identiques avaient déjà été envoyées à douze officiers qui appartenaient à une même promotion du Saint-Cyr autrichien. Qui avait fait le coup ? On arrêta sur un prétexte futile un officier de la même promotion, H. Hofrichter. Alors que les douze autres avaient grade d'officiers d'état-major, cet Hofrichter restait simple lieutenant à la garnison de Linz : un inspecteur imaginaire en conclut qu'il avait voulu, par jalousie, supprimer des camarades plus brillants et plus fortunés que lui.

Hofrichter se défendit jusqu'au bout, mais fut condamné sans preuves par le Conseil de guerre à la réclusion perpétuelle dans

une forteresse. Une erreur judiciaire venait d'être commise.

Peu convaincu par le verdict, un jeune reporter à l'Arbeiter Zeitung de Vienne, Karl Pollatschek, voulut en avoir le cœur net. Au terme d'une contre-enquête personnelle, il acquit la certitude que le véritable expéditeur des pilules de cyanure était un certain lieutenant blond issu d'une famille aristocratique. Grand coeur, il passait le plus clair de son temps, sous un faux nom, dans les cabarets et maquerelait sans vergogne.

Quand le journaliste Pollatschek découvrit quelle était l'exacte identité de ce personnage, les cheveux se dressèrent sur sa tête : l'affaire touchait à la raison d'Etat !

QUI ETAIT LE LIEUTENANT BLOND ?

Il s'en ouvrit aussitôt au préfet de Vienne. Ce dernier devint très nerveux, s'absenta pendant une demi-heure et revint dire à Pollatschek :

— Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne révélez jamais rien... Sachez seulement que je viens de voir l'archiduc François-Ferdinand...

Pollatschek, s'inclinant devant l'absolutisme autrichien, fit serment de garder le secret. Mais

curieux de nature, il poursuivit ses recherches et composa avec les précautions indispensables un livre sur « Le cas Hofrichter » (*Der Fall Hofrichter*). La censure en interdit la publication sur le territoire de l'Empire austro-hongrois. Pollatschek fit alors appel à une maison d'éditions de Munich.

Il en savait et en faisait trop. De plus en plus surveillé par la police, espionné partout, filé sans cesse, il émigra, pour avoir la paix, aux Etats-Unis.

RECHERCHE DE PATERNITE

Le juge d'instruction. — Pourquoi avez-vous réuni toute cette documentation sur l'affaire Hofrichter ?

Mengele. — Parce que je suis le fils du lieutenant blond.

C'est sa mère qui avoua à Mengele qu'il était « le fils du lieutenant blond ». Mais elle n'en savait pas davantage, étant un vulgaire flirt, parmi cent autres, du mystérieux individu.

Obsédé par son ascendance, Mengele remua ciel et terre et n'arriva qu'à se couvrir de ridicule. Il fouilla les archives, compulsiva les journaux, bombarde de missives suppliantes le journaliste Pollatschek qui se réfugiait toujours derrière la parole donnée.

— Ah ! quelle fierté, répétait récemment le démon d'Auschwitz à ses juges, si je pouvais vous prouver que je suis le fils d'un frère adultère de l'archiduc d'Autriche...

Quoi de plus sinistre que cette ultime et « romantique » inquisition d'un des plus criminels retons du fascisme hitlérien !

Spectacles ARTS Lettres

Monsieur VERDOUX barbe-bleue des Temps Modernes

RIEN de ce que l'on écrit sur « Monsieur Verdoux », le dernier film de Charlie Chaplin, ne lui rend suffisamment justice. Il est shakespearien par l'alternance ou la simultanéité du burlesque et du tragique, il est génial par l'expression nouvelle et bouleversante qu'il a trouvée le grand art de Charlie.

L'histoire se déroule en 1938 : crise, chômage... Monsieur Verdoux, honnête caissier de banque, est congédié après trente ans de service. Il a une femme infirme et un petit enfant. Comment leur donner à manger ? Il s'aperçoit qu'il plaît encore aux femmes et se met à faire le beau. Il séduit des veuves d'âge mûr, possédant des économies, il les épouse l'une après l'autre sous un faux nom, et l'une après l'autre les assassine et empoche leur argent. Aucun sadisme ! Les tue sans douleur. Un moyen comme un autre de faire vivre sa famille...

La galerie des femmes séduites — la dame du monde, la petite bourgeoise, la pèche sur le retour — autant de saïtes mordantes, autant de scènes décapitantes où l'ancien Charlie, humble, inquiet, bouffon, s'allie au nouveau, commercialement séducteur, infiniment humain dans son mélange de bonté et de cruauté.

La police poursuit le Barbe-Bleue, finit par le dépister, le livre à la justice qui le fait guillotiner. Mais en quoi cet homme doux fois assassin est-il plus criminel que les savants qui inventent des armes destructrices, les ingénieurs qui les fabriquent, les marchands qui les vendent ? Ceux qui peinent dans les laboratoires sur la composition de gaz qui font mourir des millions d'innocents dans d'affreuses tortures, ou ceux qui écrivent dans la presse réactionnaire des articles appelant au massacre, sont parfois dans le privé de gentils garçons... Mais ils n'ont pas trouvé d'autre moyen de gagner leur bifteck !

Monsieur Verdoux, mari dévoué, père tendre, protecteur des animaux, amateur de vers sentimentaux, séduit et égare les dames fortunées, en businessman qui fait abstraction de sa vie personnelle : les affaires sont les affaires !

Quand le krach financier ébranle l'Europe, une série de tableaux vertigineux se succèdent à l'écran, la queue tordeur — un homme ruiné qui se jette par la fenêtre — un autre qui se fait sauter la cervelle — et soudain : tambours, clairons, fanfares ! Hitler horanque le peuple !... Mussolini fait un discours !... C'est l'année trente-huit, c'est Munich !... Les soldats saqués, bottés, armés, marchent, marchent sur les routes du monde... Le film atteint au sublime. Le destin privé devient épopée. C'est une page imagée de l'histoire universelle.

Après Hitler triomphant — Monsieur Verdoux effondré. Il a tout perdu. Il se fait prendre par la police. Il va à la guillotine doucement, calmement, innocemment, sans comprendre pourquoi on l'y mène, sans savoir où est le bien et le mal, le ciel ni, tendu comme celui d'un enfant, entre les faces de brutes des gendarmes et les masques baroques et hypocrites des magistrats, des journalistes, de l'ouïmèr.

Il est victime — comme le soldat qui tue parce qu'on l'y force, comme l'interne du camp de concentration qu'on oblige à devenir bourreau. C'est la condamnation la plus totale, la plus écrasante, la plus définitive de la société capitaliste qui transforme l'innocent en criminel.

La philosophie de Charlie qui prête un caractère si particulier à son art, s'exprime non seulement dans son humour candide et cruel — plus cruel que jamais, et qui nous fait rire tout le long de cette tragédie —, mais dans son attitude spécifique lorsqu'il marche à la guillotine : « Kidouich Ha Chern ! » Le martyr !

Et de tout notre cœur d'hommes conscients, nous osons à Charlie : pas ça ! Pas se laisser traiter comme des moutons à l'abattoir ! Vivre et mourir en combattant !

« Monsieur Verdoux » est le film de la victime, le film du désespoir, la vision tragique du monde fou, gratesqué, pourri, rendue par un artiste de génie.

Mais un jour, peut-être, le grand Charlie verra où est l'issue et nous donnera le film de la lutte, le film de l'espérance.

Juliette PARY.

Henri SCHINEZER

AIDONS L'ART DANS SA LUTTE POUR LA VIE

PENDANT le long silence de Droit et Liberté, nous avons reçu un certain nombre de lettres d'artistes qui regrettaient que notre voix ne se fit plus entendre. Nous tenons à remercier ici tous ceux qui nous ont ainsi manifesté leur sympathie. Leur geste nous a été un encouragement à persévérer dans la voie que nous nous sommes tracée. Notre objectif reste de resserrer toujours davantage les liens entre le public et les artistes juifs.

Bien que ces derniers mois aient été marqués par de nombreuses manifestations artistiques — et notamment par une série d'expositions collectives organisées par le « Groupement des Artistes Juifs en France » (G.A.J.E.F.) — notre intention n'est pas d'en faire un compte rendu rétrospectif. L'art juif nous donnera avant longtemps l'occasion de parler de sa qualité. Nous voudrions seulement aujourd'hui faire le point de la situation de l'art et des artistes juifs face aux difficiles problèmes de l'heure.

DANS le marasme de la crise économique qui atteint notre pays, l'art juif lutte pour la vie. C'est pour mieux saisir l'ampleur de cette lutte que nous sommes allés rendre visite à M. Perelman, l'actuel président du G.A.J.E.F. Mieux que personne, M. Perelman, artiste de talent, grand prix de sculpture de l'Académie Royale de Bruxelles, connaît les conditions d'existence de nos artistes.

Avec clarté et précision, il nous a montré l'incidence des conditions sociales sur le développement de l'art juif contemporain. Car, aujourd'hui comme hier, les intellectuels sont au premier rang des victimes de la crise. M. Perelman insiste pour que nous disions au public, qui l'ignore bien souvent, la somme de courage et d'abnégation que déploient nos artistes pour simplement « garder la tête au-dessus de l'eau ».

En dépit de multiples obstacles matériels nos peintres et nos sculpteurs continuent de créer, par un miracle de foi et de ténacité. Cependant cette volonté de faire

front devant la misère ne saurait écarter toute seule la menace qui plane sur le destin de notre art national.

« Il faut, comme le dit M. le président Perelman, que la communauté juive songe à préserver l'existence de son élite intellectuelle qui risque de s'épuiser et de s'éteindre si elle n'a pas de soutien. »

LES paroles prennent un singulier relief dans cette après-guerre sans soleil. N'oublions pas que les réserves humaines des communautés juives d'Europe centrale d'où sont sortis

trité de luxe dont la société pourrait se passer. Malgré les relents de la « désintégration atomique », la grandeur des peuples se manifeste, pour beaucoup, dans leur apport au patrimoine culturel du monde.

De ce patrimoine la culture juive n'est pas absente — loin de là. Dans le domaine de l'expression plastique qui nous occupe plus particulièrement, le peuple juif a donné la preuve de ses capacités créatrices. Dans le laps de temps relativement court où la liberté de la création plastique a été conquise, de



Sur notre cliché, on reconnaît au premier plan, assis, de gauche à droite : MM. Indenbaum, Perelman, Aberdam. Au second plan : M. Mane-Katz, Mme Bhortet, MM. Schreter, Kikoïne, Adlen, Proseman, le regrette Schroyer, Sterling, Frenkel.

les Chagall, les Soutine, les Lipchitz, les Mane-Katz et des dizaines de talents originaux ont été décimés par la guerre.

Si nous n'apportons pas une aide effective à nos artistes, les moissons à venir seront compromises en même temps que serait étouffée l'existence de l'art juif.

Il est bien évident que dans la mêlée où se dispute le pain de chaque jour, l'importance et la signification de la chose artistique échappent à certains. Nous mettons en garde ceux qui assimilent les créations de l'artiste à une indus-

tralité sur des grabats souillés, attendant la mort dans le froid, et surtout atrocement déshumanisés par une agonie d'animal déchu. Eh bien, je comprends que Bergen-Belsen fut cela pendant des mois pour tout un immense camp. Bergen-Belsen détient le terrible record des typhiques : 86,00 % des déportés en furent atteints.

Notre politique est celle de la porte ouverte aux œuvres de nos sculpteurs et de nos peintres. Notre volonté est de voir se créer autour de nos élites une atmosphère d'affection et de ferme soutien qui permette à notre art de vivre et d'aller de l'avant.

« C'est pour que ce fil culturel ne soit pas rompu que nous appelons le public à veiller sur le sort de nos artistes. »

« Oui, il y a aussi cette sacrée « question matérielle ». Elle se pose avec gravité. Il n'est plus possible aujourd'hui de déjeuner d'un café crème et d'un croissant. Nombre de jeunes sont aux prises avec mille difficultés que les générations précédentes n'ont jamais connues. Et l'on ne peut valablement prétendre qu'il n'existe aucune liaison entre les problèmes d'esthétique pure et la manière dont la société régle ses rapports avec l'artiste. »

Mais a-t-on le droit d'être pessimiste ? Il suffit par exemple, pour ne pas désespérer, de voir l'essor magnifique qu'a pris ce moyen d'expression qui se trouve aux frontières de l'art et de l'industrie : la tapisserie...

Jean Lurçat et ses amis, au bout de trente ans d'efforts et de recherches, assistent à l'éclatement d'une pléiade de jeunes qui ont compris la nécessité d'un langage du mur où les problèmes picturaux ne se trouvent plus limités aux paysages des alentours du Sacré-Coeur. Ce langage est destiné à devenir l'une des expressions de notre époque dans tout ce qu'elle a de paradoxal, d'audacieux et de grandiose.

RAISON d'espérer

par A. KROL

L'art étant par excellence une création humaine, on peut, sans être un partisan intraitable du libre arbitre, essayer de voir clair dans le destin d'une génération ou d'une civilisation.

Que signifie au juste à l'heure actuelle cette dispute, qui paraît souvent plus mesquine que pittoresque, des abstraits et des concrets ?

Tout simplement que l'art plastique français, non pas seulement contemporain, mais immédiatement proche de nous, se trouve au moment crucial de son évolution.

Le surréalisme de l'entre-deux-guerres sur le plan littéraire et l'art abstrait sur le plan plastique sont allés jusqu'au fond d'une exploration hardie qui ne voulait négliger aucun domaine de l'homme. Le rêve, dangerusement, dépassait la réalité. La folie paraissait plus digne à étudier que la santé et un avortement plus intéressant qu'une naissance. L'inconscient et l'anormal régnaient en maîtres. Tout s'est vu réduit à un cas. L'apologie du particularisme, l'individualité, l'anomalie sont devenues des divinités nouvelles dont il ne fallait jamais transgresser les lois.

Or qu'arrive-t-il maintenant au sortir de la guerre ?

Nous voyons d'une part les gloires du passé qui se survivent, coiffées de leurs lauriers un peu flétris, et d'autre part la génération qui monte. C'est elle au fond qui nous intéresse, nous ne le cachons pas. Quand il nous arrive de tourner nos regards vers le passé, c'est surtout pour mieux déceler le chaos où chaque jeune se croit plongé. Je dis : se croit, car le chaos existe là seulement où l'intelligence fait défaut. C'est l'intelligence qui a pour mission de distinguer, de trier, de choisir.

« Oui, il y a aussi cette sacrée « question matérielle ». Elle se pose avec gravité. Il n'est plus possible aujourd'hui de déjeuner d'un café crème et d'un croissant. Nombre de jeunes sont aux prises avec mille difficultés que les générations précédentes n'ont jamais connues. Et l'on ne peut valablement prétendre qu'il n'existe aucune liaison entre les problèmes d'esthétique pure et la manière dont la société régle ses rapports avec l'artiste. »

Mais a-t-on le droit d'être pessimiste ? Il suffit par exemple, pour ne pas désespérer, de voir l'essor magnifique qu'a pris ce moyen d'expression qui se trouve aux frontières de l'art et de l'industrie : la tapisserie...

Jean Lurçat et ses amis, au bout de trente ans d'efforts et de recherches, assistent à l'éclatement d'une pléiade de jeunes qui ont compris la nécessité d'un langage du mur où les problèmes picturaux ne se trouvent plus limités aux paysages des alentours du Sacré-Coeur.

Ce langage est destiné à devenir l'une des expressions de notre époque dans tout ce qu'elle a de paradoxal, d'audacieux et de grandiose.

Bergen-Belsen...

J'ai lu beaucoup d'ouvrages sur les camps ; je crois que celui-ci est le plus significatif. C'est un témoignage littéralement terrifiant que nous apporte l'admirable médecin des morts-vivants que fut le Dr Fréjafon sur le camp de Bergen-Belsen, qu'il appelle « bague sanatorium », quelque peu à tort, d'ailleurs, car si l'on voit bien page après page se dérouler les images d'enfer du bague, on chercherait en vain l'esquisse d'une vie de sains dans cet ergastule d'apocalypse.

Nous autres déportés, nous sommes difficiles à émouvoir en matière d'horreurs concentrationnaires, et pourtant je suis sûr que ce simple récit, dépourvu de toute passion, de tout exhibitionnisme malsain, sera lu avec douleur par les plus durs d'entre nous. Est-ce parce que, contrairement à beaucoup d'autres, ce livre est puissamment écrit, sans jamais tomber cependant dans la littérature « intellectualisante » d'un Rousset dans ses *Jour de notre mort*, par exemple ? Est-ce parce

que le Dr Fréjafon a su plus que voir, mais aussi comprendre, en profondeur, en somme, l'incompréhensible, comme Rousset, d'ailleurs, mais sur un tout autre plan que le Rousset de l'« Univers concentrationnaire » ?

Je crois que la qualité du témoignage tient tout simplement à la qualité même du témoin.

Enfin, si ce livre laisse une telle impression, c'est aussi à cause des particularités de Bergen-Belsen. J'y vécu les semaines de la fin de notre déportation dans un block dit de repos à Hanovre-Stoëcken où la mortalité était écrasante ; on nous exterminait par la dysenterie inévitable, la pneumonie, les anthrax dévoreurs de force et la contagion d'une dizaine de maladies qui s'acharnaient sur nos carcasses ; nous restions sans soins, nus et affamés, assaillis par la vermine, af-

Roger CLAMONT.

... décrit par le Dr Fréjafon

DOCUMENTS historiques UN RAPPORT DE DANNECKER

Les lignes qui suivent sont extraites d'un rapport que Dannecker, chef de la police allemande en France pendant l'occupation, envoya à ses supérieurs le 1er juillet 1941. Il jette une lumière crue sur le rôle de l'U.G.I.F. Ce rapport fut présenté au grand procès de Nuremberg par la délégation française.

Dannecker fait cet exposé pour prouver que la première phase des travaux préparant la liquidation des Juifs de France est terminée.

Il est, dès à présent, évident que les résultats pratiques ne pourront être obtenus sans une étude de la situation politique en général, ainsi que de la situation des Juifs.

Les pages qui suivent doivent donner un aperçu d'ensemble de notre plan et commenter les résultats obtenus jusqu'à ce jour, ainsi que les buts immédiats.

Tous les principes qui suivent doivent être considérés du point de vue suivant : depuis que le Chef de la Police de Sécurité et du SD a reçu du Führer la mission de préparer la solution de la question juive en Europe, ses bureaux en France ont à effectuer les travaux préalables, afin de pouvoir en temps voulu, fonctionner utilement en tant que Services extérieurs du Commissaire Européen aux Questions Juives.

La vie des juifs depuis l'occupation allemande

Il est apparu, après l'armistice et le retour à la vie normale que presque toutes les associations juives avaient cessé d'exister (absence des fonctionnaires responsables et des donateurs, qui avaient fui en zone non occupée), tandis que les besoins d'aide et de secours croissaient constamment. La législation allemande amenait une aggravation constante des problèmes sociaux juifs. Cet état de choses devait, semble-t-il, créer un terrain favorable en France à une organisation générale des Juifs.

Des travaux préparatoires pour la création de cette organisation juive centrale furent effectués par la Section juive (Judenreferat) dès le mois de décembre 1940. Cependant, l'incompréhension des Juifs eux-mêmes, la législation française et, avant tout, le principe adopté par l'administration militaire, suivant lequel le règlement de cette question devait être confié aux Français eux-mêmes, entraînaient des lenteurs inattendues.

Seules quatre des anciennes associations de secours avaient repris leur activité à Paris, dès la fin de la campagne de l'Ouest.

Comité de bienfaisance israélite de Paris, O. S. E., Colonie Scolaire et Asiles Israélites.

Ce n'est que le 31 janvier 1941 que fut fondé le Comité de coordination des Oeuvres de bienfaisance du Grand-Paris. Les quatre associations susnommées s'engagèrent à collaborer, afin de pouvoir réaliser, grâce à cette centralisation, un meilleur rendement tout en conservant leur indépendance. Mais ce travail ne donna pas de résultats

acquis. Des séances eurent lieu sans doute et des résolutions furent prises, mais les actes ne suivirent pas. Seule l'élection du Rabbin Marcel Sachs (27 mars 1941) comme président du Comité, et sa déclaration formelle au sujet de la coordination des Oeuvres, permirent quelques progrès.

Des statuts furent finalement adoptés le 31 mars 1941, contre lesquels la Préfecture de police de Paris n'éleva pas d'objection étant donné le consentement des autorités allemandes.

meuble de l'ancienne J.C.A. au 29 rue de la Bienfaisance, a été mis pour nous à la disposition du Comité de Coordination, bonne solution des difficultés techniques. Les organisations affiliées ont repris leur ancienne activité propre (assistance sociale, cantines, dispensaires médicaux, patronages, asiles, etc...) mais elles discutent en commun des directives à suivre dans des réunions hebdomadaires, et répartissent les charges financières.

L'exposé qui précède montre déjà

On voit que cette question a été, comme les autres, résolue dans le sens voulu, quand même elle l'a été à la « manière froide » (aufkaltem Wege)

Population de la zone occupée : 26.115.000.

Population du Grand-Paris : 2.320.000.

Si l'on compare ces données avec le nombre des Juifs, le pourcentage des Juifs par rapport à la population totale de la zone occupée est de 0,61 %. Dans le Grand-Paris, les Juifs forment 6 % de la population.

Fichier juif

(Rapport du 22-11-43)

Grâce à notre intervention, un fichier modèle a été créé à la Préfecture de Police de Paris, fichier établi de la manière suivante :

- 1) par ordre alphabétique.
- 2) par rues.
- 3) par professions.
- 4) par nationalités.

On reconnaît déjà les travaux préliminaires indispensables pour le transfert futur respectivement pour le recensement professionnel ultérieur.

Le fichier existe depuis fin 1940. Nos bureaux ne cessent de réclamer des améliorations. Le contrôle général est assuré. Bien que ce fichier ne s'étende pas encore à l'ensemble de la zone occupée, il contient cependant les noms des Juifs résidant dans le département qui possède le plus grand nombre de Juifs (Seine).

Groupement obligatoire des Juifs

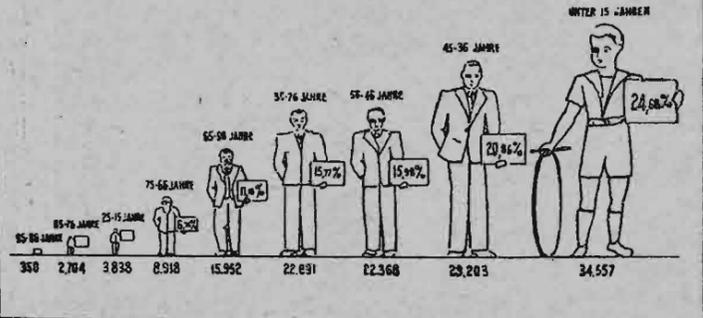
L'expérience acquise en Allemagne et dans le protectorat de Bohême et Moravie a démontré qu'à force d'éliminer les Juifs des divers domaines de la vie, la création d'un « groupement obligatoire des Juifs » s'impose inévitablement (voir l'Union Générale des Juifs d'Allemagne).

Comme il s'agit d'établir une distinction et une discrimination bien apparentes entre non Juifs et Juifs, ces mesures provoquent des difficultés particulières. Pour donner un exemple, à la suite de la pression exercée par nous, un Comité de coordination juive vient de s'établir à Paris qui fonctionne depuis le 30 janvier 1941. Ce Comité groupe toutes les institutions de bienfaisance juives du Grand-Paris.

Nous n'avons cessé de souligner, au cours de nos entretiens avec le Commissaire aux Questions Juives, depuis la mi 1941, la nécessité d'un tel organisme. Le Militärbefehlshaber, sur notre proposition, a demandé, par une lettre adressée à la Délégation française à Paris, la création d'un groupement obligatoire. Le 29 novembre 1941, la loi française instituant « l'Union Générale des Israélites de France » a enfin été promulguée. Des conseils d'administration ont été prévus pour les zones occupées et non occupées, indépendamment l'un de l'autre. Toutefois, l'organigramme en est encore à ses débuts, vu l'attitude récalcitrante adoptée jusqu'à présent par le Commissaire Général aux Questions Juives.

Cependant, elle ne tardera pas à prendre le développement souhaitable, attendu que le Militärbefehlshaber reconnaît notre rôle directeur en la matière.

ALTERSTUFUNG DER JUDEN VON GROSS-PARIS



Statistique des Juifs de Paris

Le premier numéro du journal juif, parut le 19 avril 1941, sous le titre « Informations Juives ». La censure était exercée par la Section juive : la Propagandaabteilung Reich et la Propagandastaffel Paris, de même que le Commandant du Grand-Paris approuvèrent cette manière de procéder.

Les trois premiers numéros furent envoyés gratuitement à tous les foyers juifs déclarés à Paris. L'organisation juive put s'étendre ensuite à tous les Juifs, grâce à la remise d'un fichier contenant environ 65.000 Juifs du Grand-Paris, les invitant à devenir volontairement membres du Comité de Coordination et à s'engager à payer, dans la mesure du possible, une petite redevance mensuelle.

C'est ainsi que, pour la première fois, le plan d'une association de tous les Juifs de Paris était porté à la connaissance du grand public; malgré une contre-propagande juive violente, les membres commencèrent à affluer en grande quantité : près de 6.000 membres actuellement.

Déjà, le Comité de Coordination est aujourd'hui la plus grande organisation juive qui ait jamais existé. L'im-

clairement les grandes lignes du plan tracé : le judaïsme de Paris doit être réuni dans une organisation étroite qui, à l'instar des organisations juives en Allemagne, dirige la vie des Juifs, s'occupe de leur subsistance et de leurs possibilités de travail, et est pleinement responsable vis-à-vis de l'Etat.

Après l'internement de 3.500 Juifs polonais (en vertu d'une loi française et à la suite de notre pression) et l'arrestation du président actif, le Juif Alphonse Weill (remplaçant le Juif Sachs malade) les Juifs français se sont pliés à la collaboration.

Nouvelle forme d'organisation

Cette organisation, qui n'est pas encore reconnue comme représentation officielle du judaïsme, commencera véritablement ses travaux à partir du 1er juillet 1941. La direction est assurée moitié par des Juifs français, moitié par des Juifs étrangers.

Le chargé d'affaires juives du SD, ainsi que tous les spécialistes de l'Ambassade allemande et de l'Administration sont d'accord sur la nécessité d'une pareille organisation. Mais en l'absence d'une ordonnance de l'Administration militaire nous avons choisi d'autres voies.

Les Services du Commandant du Grand Paris ont décidé, d'accord avec nous, qu'à l'avenir les organisations juives ne pourraient contacter les Services allemands que par l'intermédiaire du Comité de Coordination Juif ; c'est ainsi qu'un groupe de force toutes les petites organisations juives.

De plus, il fut convenu, avec le Comité parisien du Secours National que, passé un délai de quatre semaines, aucun Juif ne pourrait être nourri ou hébergé par le Secours National. Ce dernier déléguerait un représentant spécial pour contrôler au Comité de Coordination l'application de cette mesure.

D'autre part, le blocage prochain des avoirs juifs forcera la juiverie à demander en faveur du Comité de Coordination l'amorisation de recevoir les dons qui lui sont destinés provenant de ces avoirs. Ainsi sera réalisée pratiquement l'union forcée de tous les Juifs.

Statistique des juifs

160.000 Juifs environ se sont déclarés. On peut supposer qu'un nombre assez important et qu'on ne peut établir avec certitude ne s'est pas déclaré du tout. 20.000 Juifs environ vivent dans les régions de Bordeaux, Dijon et Rouen. Certains départements de province sont entièrement libres de Juifs. L'étroite bande côtière, principalement dans la région de Bordeaux, sera nettoyée prochainement de ses Juifs, pour des raisons militaires. Ils seront concentrés dans le département de la Vienne.

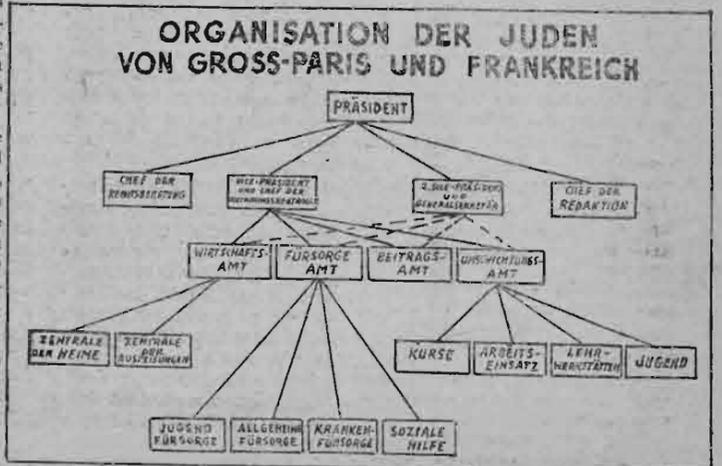
Presque 90 % de tous les Juifs déclarés en zone occupée se trouvent dans la région du Grand-Paris.

On y trouve 65.000 chefs de famille juifs, 40.000 Juifs (généralement des femmes) de plus de 15 ans, qui ne sont pas chefs de famille, ainsi que 35.000 enfants au-dessous de 15 ans.

Les diagrammes suivants se trouvent annexés à ce rapport :

- 1) Classe d'âge des Juifs du Grand-Paris (tableau graphique).
- 2) idem (en schéma).
- 3) Nationalité des Juifs du Grand-Paris.
- 4) Condition sociale des chefs de famille juifs du Grand-Paris (tableau graphique).

Le « Bulletin de la Statistique Générale de la France » de juin 1941 (Presses Universitaires de France) indique les chiffres suivants :



L'organisation des Juifs à Paris et en France

UNE BROCHURE QUE VOUS DEVEZ LIRE Le vrai procès de Xavier VALLAT

QUELQUES OPINIONS :

« Je vous remercie d'avoir bien voulu m'adresser votre émouvante brochure sur le procès de Xavier Vallat : c'est un chef-d'œuvre de passion et d'émotion; vous avez dit ce qu'il fallait dire. »

G. HUISMAN,

Conseiller d'Etat

Ancien directeur général des Beaux-Arts.

« J'ai lu avec un très grand intérêt vos pages qui m'ont donné une précieuse documentation sur la question. »

Louis TERRENOIRE,

Député.

« J'ai pris connaissance de ce véritable réquisitoire contre l'œuvre abjecte de ce fasciste dénommé Vallat, avec d'autant plus d'intérêt que j'ai vu souffrir et mourir, au cours de mes séjours dans les bagnes nazis, un grand nombre de ses victimes. »

Paul MARCEL,

Député, ancien ministre.

Jeunesse et Vie

Il y a des centaines de métiers

« La chose la plus importante de toute la vie, c'est le choix d'un métier ». C'est Pascal qui a dit cela. Terrible condamnation pour notre époque où le CHOIX du métier n'existe pratiquement pas. Combien de vies ratées cette situation suppose-t-elle ?

Pour nous renseigner sur les métiers, nous sommes allés au palais des Métiers, au Centre National d'Orientation Professionnelle, rue Gay-Lussac. Bâtiment imposant. Vive activité dans le hall, les couloirs, les escaliers, les salles claires et propres.

Nous voici devant l'un des « orienteurs ».

— Quels métiers peuvent choisir les jeunes ?

— Il en existe des centaines. Si vraiment les jeunes pouvaient CHOISIR leur métier, ils auraient l'embarras du choix et notre rôle serait de les guider, de les orienter à travers le dédale de professions possibles. Malheureusement, la proportion des jeunes qui font appel à nous est très faible. Dans le grand public, on ignore tout de notre activité, et nous ne sommes pas assez aidés.

ATTITUDES OU NECESSITES

— Comment procédez-vous au choix du métier pour un jeune garçon ou une jeune fille qui se présente à vous ?

— A vrai dire, il y a deux écoles, en orientations professionnelles, mais on arrive très facilement à les concilier. Pour l'une, l'orientation doit dépendre des aptitudes et des goûts de l'enfant ou de l'adolescent. Pour l'autre, il faut tenir compte essentiellement des disponibilités de l'économie nationale. Évidemment, le mieux est de tenir compte de ces deux séries d'éléments. A condition que l'économie nationale soit développée dans le sens du progrès.

LES JEUNES JUIFS DUREMENT FRAPPES

— Avez-vous affaire à beaucoup de jeunes Juifs ?
— Oui, une assez forte proportion. A la fin de la guerre, les jeunes Juifs étaient parmi les plus durement frappés. Un grand nombre avaient leurs parents déportés, étaient sans ressources, ne savaient où donner de la tête. Les événements des dernières années avaient laissé à certains des troubles graves. Certains ont dû abandonner leurs études pour vivre. Personne pour les conseiller...

VARIÉTÉ INIMAGINABLE

— Avant d'entrer dans les détails, pouvez-vous me donner une idée de la variété des métiers qui se présentent à un jeune ?

Mon interlocuteur paraît un peu étonné. Il consulte des livres, des fiches, des dossiers, des cahiers. Et au hasard, il me cite une série de métiers tous plus inimaginables les uns que les autres.

— Êtes-vous intéressés par l'armement ? Voici : menuisier ébéniste, menuisier en sièges, marqueteur, sculpteur sur bois, tourneur sur bois, tapissier-garnisseur, tapissier villier, vernisseur, mouleur en bronze, décorateur, débiteur-tracéur... j'en passe.

— Et par exemple, dans le vêtement ?

— On distingue l'artisanat, la haute et moyenne couture, la confection. Voici quelques-uns des artisans du vêtement : Tailleur, coupeur, apieceur, retoucheur (pompière), corsetière, giletière, culotière... Dans la haute couture, citons : modéliste, dessinatrice en figurine, première et seconde d'atelier, première et seconde main, petite main, apprentie, essayeuse, mannequins...

— Et dans les cuirs et peaux ?
— Tanneur, corroyeur, cordonnier, coupeur, piqueuse de chaus-

lequel choisirez-vous ?

— Tenez, j'ai sous la main les spécialités agricoles : jardinier, maraîcher, horticulteur, acher, berger, bœuvier, charretier, bûcheron, charbonnier, scieur...

Et mon interlocuteur aborde des dizaines d'autres catégories diverses : pierres et métaux précieux, commerce, soins personnels, métallurgie, mécanique, industries alimentaires, entretien et nettoyage, coiffure, électricité, bois, travaux publics, bâtiment, etc... Chacune des catégories comprend des dizaines de spécialités.

— Vraiment, je ne m'attendais pas à déclencher un tel déluge ! Il faudrait que vous m'expliquiez en quoi consiste chacun de ces métiers.

— Il y a des métiers qui meurent et des métiers qui naissent presque chaque jour, au fur et à mesure que la technique progresse.

— C'est passionnant...
— Vous voyez qu'il y en a pour tous les goûts. Les jeunes ont le choix. L'essentiel est de créer des conditions telles pour qu'ils ne soient pas obligés de gagner leur

vie par n'importe quel moyen, sans apprentissage, sans choix.

Avec l'aide des organismes spécialisés, tout jeune doit pouvoir choisir son métier, déterminer le plus possible son propre avenir.

Louis MOUSCRON.

Aller au stade ? Quel drôle de sport !

— Marcel, où vas-tu ?

— Je vais au stade, maman !

— Encore au stade ? Quelle manie ! Tu veux absolument que je te paie des béquilles quand tu te seras cassé une jambe. (Se tournant vers sa sœur) : Il va falloir que m'occupe sérieusement de ton frère. Je lui en ferai

faire, moi du sport... et ce ne sera pas par télévision !

Faut-il en écarter des difficultés pour pouvoir consacrer 3 heures par semaine au développement de son corps ? Enfin, accompagné des fondres maternelles, mon sac de sport à la main, me voilà au stade...

— Bonjour Hercule !

— Comment qu'ça va, Coqueluche ?

— Les uns après les autres, voilà tous les copains, pratiquant le sport avec moi, comme tant — trop peu encore — de jeunes et d'adultes.

— Salut Marcel !

C'est Roger qui parle : on ne l'a pas vu au stade depuis un certain temps.

— Alors, le retour de l'enfant prodige ?

— Et comment ! Tu parles si je suis heureux. Mon patron m'a autorisé à sortir toutes les semaines pour la gym, c'est normal. C'est le contraire qui était normal. Tu penses : mon boulot est fatiguant, toujours de haut et penché. Le soir, j'ai des douleurs dans les épaules, dans les bras, dans le dos, les jambes engourdis. Si ça continue, je serai voté à 25 ans... Allez, tu viens ? Vive le sport !

Mais l'homme propose... et la vie dispose. Tantôt c'est la famille qui a des préjugés ; tantôt c'est le patron qui ne veut rien entendre.

Voici le moniteur : qu'en pense-t-il ? Il a un langage élevé et imagé à la fois :

— L'avenir du pays, c'est les jeunes, tous les jeunes. Le pays ne doit jaunir comme des salades qu'on ficelle pour priver leur cœur de soleil. Le pays doit développer toute sa jeunesse, tout son avenir.

« Évidemment, la plupart des jeunes qui sont ici ne peuvent venir qu'au prix de grandes difficultés.

Comme pour confirmer notre conversation, voilà Charles et André qui discutent dur en se mettant en tenue :

— T'en as un drôle de short !

— Mon vieux, j'ai pas assez de bank notes pour me payer des slips de luxe et des pyjamas.

— Tu as raison, Charlot.

Et les deux gars se précipitent vers les après où commencent les exercices.

Marcel TARLO.

Quartier latin

Quartier Latin ! Terme prestigieux qui fait vibrer encore les jeunes provinciaux ou les riches étrangers qui ont déambulé, autrefois, sur le Boul' Mich, se sont extasiés devant les murs sombres de la Sorbonne et qui évoquent avec complaisance leurs souvenirs parisiens.

— How lovely ! Quel charme ! Quel esprit !

OU SONT LES MONOMES D'ANTAN ?

Il faut bien le dire, les lauriers traditionnels du Quartier Latin sont maintenant fanés. Monômes joyeux — « Les cocus au balcon » — chansons poivrées, boîtes de nuit, après-midi de spleen à la terrasse des cafés, feluches multicolores et multiformes : tout cela tend plutôt à disparaître. Les « Cocus » deviennent blasés, les boîtes de nuit sont lamentablement mortes, seuls quelques zazous peuplent les cafés. On ne chante presque plus et les feluches semblent destinées au musée. Le cœur n'y est plus.

EPHEMERE INTERET

Alors on a trouvé une autre sorte de pittoresque. Périodiquement, un quotidien du soir ou du matin qui cherche à augmenter son tirage ou à « toucher les classes moyennes », ou un hebdomadaire à court de copie lance une enquête éphémère sur la jeunesse étudiante.

C'est à qui trouvera le plus de noirs couleurs. Quelle débâche de misère ! Ces messieurs visitent une chambre d'hôtel et crient ou scandale. Et puis c'est tout...

Non... quelquefois, pour terminer, on lance un appel pathétique aux pouvoirs publics. Comment ? L'avenir de la nation... l'élite intellectuelle... Il faut faire quelque chose...

Appel qui se perd aussitôt emporté par le vent du désert.

BOURSE PLATE ET DEBROUILLARDISE

Et les étudiants, ces êtres pittoresques, ces futurs « cadres de la nation » continuent à faire la queue, tout bêtement devant les restaurants où ils n'abandonnent qu'une partie de leur pain, à gagner le jour de quoi étudier la nuit, à alimenter d'une bourse misérable la vie de plus en plus avide d'argent.

Que faire de plus ? La règle, c'est chacun pour soi. Si on veut entendre la cours d'anglais, il faut jouer des coudes, car l'amphi est trop petit. Si l'on veut participer aux travaux pratiques, il faut avoir les 10.000 francs. Si l'on veut passer le certificat de « littérature française », il faut écouter patiemment des cours où l'on dessèche à plaisir la vie. Partout, toujours se débrouiller pour avoir une chambre pas trop loin et pas trop froide ; pour découvrir un travail lucratif et pas trop prenant ; pour ne pas perdre de temps à la bibliothèque...

RENAISSANCE INQUIETANTE

Telles sont les conditions auxquelles sont réduits ces étudiants. Comme si ce n'était pas assez, nombre de jeunes Juifs n'ont pas de parents pour les aider ; de plus, ils s'inquiètent de voir renaitre des campagnes antisémites et xénophobes.

Tout est fait pour transformer les années d'études en années de pénible lutte — non pour la recherche de la vérité — mais pour la vie.

Pas étonnant si nombre d'étudiants, Juifs ou non, ont dû abandonner. Il faut les aider !

Georges VILLACH.

PRÊTE-MOI TA PLUME

LITTÉRATURE EN PILULES

Je me souviens d'un livre de Maxime Gorki où le grand écrivain explique pourquoi il s'est mis à écrire. Il donne à cela deux raisons.

D'abord, c'est à cause de la pauvreté accablante de sa vie ; c'est la période où il écrit des contes et des légendes ; il essaie de suppléer par des inventions, par son imagination, à la médiocrité de son existence.

En second lieu, c'est à cause d'un trop-plein d'impressions ; c'est la période où il écrit *La Mère*.

En général, à notre âge, on est pris de l'envie d'écrire, de mettre sur le papier ses impressions.

Mais tout le monde n'est pas Gorki.

La période que nous venons de traverser et qui a été la plus dure que nous ayons connue, a été assez douloureuse, a apporté trop de souffrances pour que l'on ne ressente pas le besoin d'en parler.

Mais vouloir écrire ne veut pas dire savoir écrire. Écrire s'apprend, écrire est un art. Créer des caractères, camper des personnages, inventer et vraisemblables, les placer dans une situation qui intéresse, dans un cadre vrai, tout cela demande un art consommé.

Alors comment approuver les publications que l'on voit déjà en France (car elles paraissent en plusieurs langues), qui traitent de sujets très divers, et dont les quatre ou cinq dernières pages présentent un roman en « condensé » ?

Après lecture, une fois que nous connaissons l'intrigue du livre, une fois que nous connaissons les noms des personnages, que pouvons-nous de l'œuvre d'art conçue ?

Si un « condensé » suffisait, l'écrivain n'aurait qu'à Pécrire lui-même ! Ce serait si simple, au lieu de consacrer deux ou trois ans de vie à faire un livre, avec tout le travail acharné que cela représente ! C'est, en quelque sorte une « condensation » de l'esprit que l'on nous demande. On veut remplacer l'art par des pilules.

Dany SENAZ.



En Palestine, les jeunes combattent et tombent...

LA TERRE N'EN POUVAIT PLUS

(HISTOIRE VÉCUE)



A vieille terre — pourtant habituée aux combats féroces des jungles et des forêts préhistoriques où d'immenses bêtes disparaurent en s'entre-dévérant — fut elle-même étonnée de voir le monstre nazi sévir avec tant de cruauté... L'homme, lui n'était plus depuis longtemps en état de comprendre. Il ne savait plus. Ahuri, il se demandait : est-ce un mauvais rêve ?

Alors il sembla que la terre ne restait plus impassible, qu'elle voulait sauver l'homme. Elle allait se réveiller pour mettre fin aux massacres.

Par deux fois, j'ai vu la terre agir. Car elle n'en pouvait plus...

*

Le camp de Birkenau. Juillet 1942. Le rendement des fours crématoires encore en construction était insuffisant. Mais les chambres à gaz happaient à grands coups la marchandise humaine. Le camp livrait également les morts en grand nombre... Les cadavres s'amoncelaient dans les Halles mortuaires et il fallait les liquider au plus vite.

Un commando spécial fut formé, à l'écart de tous les autres, avec quelques centaines de Russes qui furent tués par la suite et remplacés par des Juifs, promis également à la mort.

Partagés en équipes de jour et en équipes de nuit, ils creusèrent des charniers sur une longueur de plusieurs kilomètres pour y ensevelir les cadavres.

Les livraisons de nouveaux transports de gazés et de massacrés se succédaient sans cesse. Le nombre des morts jetés dans les charniers augmentait toujours : chaque fois la couche de terre qui les recouvrait devenait plus mince.

Une nuit, quand l'air se fut refroidi, les corps se comprimèrent soudain et des filets de sang jaillirent de la terre...

Quand, à l'aube, nous avons marché au travail, nous avons vu un sol ravagé comme après un tremblement. C'étaient des pieds, des mains, des têtes qui apparaissaient au loin. Par-ci par-là, un corps brillait au soleil matinal.

J'eus l'impression que la terre ne voulait plus couvrir tant de crimes.

*

Deux ans plus tard. Le dernier jour de juillet 1944. Depuis plusieurs mois, nous travaillions au nettoyage du ghetto de Varsovie : les hitlériens voudraient gagner la guerre à l'aide des briques et des ferrailles de ces ruines juives. Notre camp couvre l'ancienne rue Gensia, animée jadis par une population vive et dense. Solidement gardé, il est entouré d'une haute muraille que double le mur même du ghetto. Nous sommes des morts vivants dans une ville morte.

L'Armée Rouge, continuant sa marche victorieuse, approche à pas rapides de Varsovie. Un ordre télégraphique arrive de Berlin au commandant S.S. du camp : évacuez immédiatement les détenus vers Dachau ! En effet, dans les environs de Dachau d'immenses constructions souterraines sont prévues où toute la production de guerre doit être transférée. Les 4.000 Haeftlinge du ghetto de Varsovie seront employés aux travaux.

La fermeture du camp est aussitôt décrétée par le commandant et la garde renforcée. Personne ne rentre, personne ne sort. Pendant deux jours, les appels et les vérifications se multiplient. On attend en vain les moyens de communication. Il n'y a plus de trains. Une décision est prise : on évacuera à pied.

Dans la nuit du troisième jour, tous les détenus encore valides sont rassemblés. 400 faibles et malades ont été liquidés par deux mitrailleuses, 400 autres sont restés pour effacer les traces de la mort.

Entourés d'une puissante garde munie d'armes automatiques, plus de 3.600 déportés traversent Varsovie et s'engagent sur la route menant à Kutno. Par mesure de sécurité, un cordon de gendarmes a été installé des deux côtés de la route.

L'Oberscharfuhrer Kramer et l'Unterscharfuhrer Umschmitz ont pris la tête de la colonne sous le commandement de l'Obersturmfuhrer Rupert : tous trois étaient passés maîtres dans l'art de liquider les camps. Ils exigent une marche rapide, sans repos, en rangs serrés pour raccourcir

la colonne interminable et pour renforcer la surveillance. Eux-mêmes ont hâte d'arriver dans une zone plus proche de leur Vaterland hitlérien.

*

Il fait très chaud. Le soleil brûle la tête, la sueur brouille la vue. Pas un brin d'ombre. La soif nous torture dès les premières heures du matin.

Rivières et sources brillent à droite et à gauche... mais les ordres sont formels : personne ne peut sortir des rangs et les armes nous menacent.

par

N. MARCEAU

Les plus faibles commencent à traîner. Derrière, une équipe de S.S. les ramasse et les jette sur un char. De temps à autre, le char se dirige vers un champ, on entend une rafale de mitraille et le char revient vide pour renouveler son chargement.

La soif toujours plus forte nous prenait à la gorge et nos yeux se fermaient. Nous nous étions débarrassés de nos sabots et marchions pieds nus. L'instinct de vie, la conscience que derrière on fusillait, nous portaient en avant.

*

Tard dans l'après-midi nous nous sommes arrêtés au bord d'une rivière. Les S.S. ont décidé de nous donner à boire. Une fois les mitrailleuses installées, ce furent des manœuvres compliquées pour nous répartir en groupes de cent. Tout cela était long, long... Les yeux fixés sur l'eau, les hommes du premier groupe se sont rués vers la rivière. Les S.S. ont ouvert le feu : des taches ont



rougi l'eau, formant des cercles toujours plus larges.

On attendait, on attendait toujours. Quand le tour arrivait enfin, l'homme n'était plus maître de soi : on rentrait dans l'eau avec les chaussures et les vêtements, on se mettait à genou, on s'allongeait, on plongeait la tête...

*

Le deuxième jour la chaleur fut encore plus intenable. La file des trainards s'étirait. On serrait les dents. Mais la vie se vidait. Chacun était prêt à abandonner. On continuait tout de même.

Vers midi, nous nous sommes arrêtés sur une grande place au bord d'une autre rivière, près de Sochaczew. La folie s'empara de nous.

Sans en avoir reçu l'ordre, tous s'élançèrent vers l'eau. Une salve retentit et une longue file d'hommes tombe en désordre...

Puis un commandement éclate comme un coup de fouet :

— La marche continue !

Tandis qu'une chaîne de fusils braqués défend la rivière, trente-six centaines s'ébranlent dans le désespoir.

L'après-midi nous avons marché comme des ombres mues par une force mystérieuse, dans l'infinité des heures. Le soir, toute la colonne fut dirigée sur un champ au bord d'une route. Au loin quelques maisonnettes se dessinaient.

On arrivait à distinguer un puits. Mais déjà une chaîne solide, formée de S.S., les armes à la main, veillait, impassible. On se mit à tourner en rond.

Tout à coup, une voix rauque... une baïonnette qui perce le cœur :

— Inutile de chercher ! Schlaffen ! Vous n'aurez pas d'eau !

Des hommes à moitié évanouis tombent en gémissant. D'autres vont et viennent sans arrêt. Le gros de la foule, immobile, comme hypnotisé, regarde les puits.

Je vois un groupe de Juifs hongrois creuser fiévreusement la terre avec leurs mains. Plus loin, deux autres font machinalement de même. Une folie, sans doute... mais, curieux, je m'approche. L'un d'eux palpe une poignée de terre et crie :

— La terre est fraîche, l'eau n'est pas loin !

Les hommes commencent alors à creuser avec leurs cuillers.

*

Une demi-heure s'est à peine écoulée qu'un homme est déjà au fond d'un grand trou dans lequel il remplit d'une eau noire, sale, mais miraculeuse des calots qu'il passe ensuite à la surface. Une queue se forme.

La découverte a remué tout le monde. Elle attire l'attention de quelques kapos allemands qui accourent avec des bâtons et « réquisitionnent » le puits pour les « Aryens ».

— L'eau nous appartient ! disent-ils.

On recommence ailleurs. Peu après, le champ est troué d'une dizaine de puits : l'eau était à deux ou trois mètres. La place à changé d'aspect : devant chaque trou s'allonge une longue file. En bas, un homme dévoué s'applique. Les calots montent et descendent.

On boit — on boit humainement — on se verse de l'eau sur la tête, on se couche par terre en serrant dans les bras une cuvette. On rit avec une joie toute primitive, jusqu'ici inconnue.

La terre a joué un merveilleux tour à nos bourreaux !

*

L'Oberscharfuhrer Kramer et l'Unterscharfuhrer Umschmitz étaient en train de souper quand ils aperçurent nos files calmes se former devant les trous.

— Mais que font donc ces Juifs ?

Inquiets, Kramer et Umschmitz enfourchèrent leur motocyclette pour venir voir ce qui se passait.

Ce n'est pas une masse assoiffée et mourante qu'ils virent, mais une terre riant de ses cent bouches bienfaites, et des milliers d'êtres joyeux d'avoir découvert dans leur détresse un allié puissant.

Le visage des bourreaux devint grimace.

Vite, ils repartirent. La terre brûlait sous leurs pas.

DROIT & LIBERTÉ

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
14, RUE DE PARADIS - PARIS-X

TELEPHONE : PROVENCE 90-47
90-48

C. C. P. : PARIS 6070-98

Bulletin d'Abonnement

Nom et prénom

Adresse

Je souscris UN ABONNEMENT de :
(royer les mentions inutiles)

1 AN 400 fr.
6 MOIS 200 fr.
3 MOIS 100 fr.

le 194
SIGNATURE :